

Bernadette Rigal-Cellier

Directrice du CEC, Centre d'Études Canadiennes  
Université Michel de Montaigne-Bordeaux 3

(2006)

“Kateri Tekakwitha et l’inculturation  
du catholicisme chez les Autochtones  
d’Amérique du Nord”.

Enquête réalisée été 2005 au Montana,  
en Ontario et au Québec.”

Un document produit en version numérique par Jean-Marie Tremblay, bénévole,  
professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi

Courriel: [jean-marie\\_tremblay@uqac.ca](mailto:jean-marie_tremblay@uqac.ca)

Site web pédagogique : <http://www.uqac.ca/jmt-sociologue/>

Dans le cadre de la collection: "Les classiques des sciences sociales"

Site web: <http://classiques.uqac.ca/>

Une collection développée en collaboration avec la Bibliothèque  
Paul-Émile-Boulet de l'Université du Québec à Chicoutimi

Site web: <http://bibliotheque.uqac.ca/>

Cette édition électronique a été réalisée par Jean-Marie Tremblay, bénévole, professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi à partir de :

Bernadette Rigal-Cellier,

[Directrice du CEC, Centre d'Études Canadiennes, Université Michel de Montaigne-Bordeaux 3].

**“Kateri Tekakwitha et l'inculturation du catholicisme chez les Autochtones d'Amérique du Nord. Enquête réalisée été 2005 au Montana, en Ontario et au Québec.”**

Travail rédigé en janvier 2006. Travail présenté au colloque du CLAN, Cultures et littératures d'Amérique du Nord le 26 novembre 2005. Texte à être publié dans les Annales du CRAA. Pessac: MSHA, 2006.

Avec l'autorisation de Mme Bernadette Rigal-Cellier accordée le 17 février 2006.



Courriel : [bcellard@numericable.fr](mailto:bcellard@numericable.fr)

Polices de caractères utilisée :

Pour le texte: Times New Roman, 14 points.

Pour les citations : Times New Roman 12 points.

Pour les notes de bas de page : Times New Roman, 12 points.

Édition électronique réalisée avec le traitement de textes Microsoft Word 2004 pour Macintosh.

Mise en page sur papier format : LETTRE (US letter), 8.5'' x 11''

Édition numérique réalisée le 19 février 2006 à Chicoutimi, Ville de Saguenay, province de Québec, Canada.



# Table des matières

Résumé – Abstract

## Introduction et hypothèses

- I. Quelques chiffres sur les Amérindiens et le catholicisme
- II. La théorie de l'inculturation du christianisme
- III. L'inculturation en pratique
  1. Organiser l'inculturation: les sœurs Solomon au Canada et la Tekakwitha Conference aux États-Unis
    - A. Au Canada
    - B. L'inculturation par la Tekakwitha Conference
  2. L'architecture inculturée des édifices religieux
  3. La pastorale
- IV. Les contraintes de l'encadrement et les limites du catholicisme katérien
  1. Quand les cadres ne font pas de petits
  2. Dans les caves de la Tekakwitha Conference
  3. Rivalité palpable entre les religieuses et les cadres masculins romains
  4. Les limites du territoire katérien
  5. Les résistances internes à l'inculturation
  6. Les limites de l'indigénisation des structures
  7. Les conflits entre les cadres de l'institution romaine

## Conclusion

## Bibliographie catholique indigène

“Kateri Tekakwitha et l’inculturation du catholicisme  
chez les Autochtones d’Amérique du Nord.  
Enquête réalisée été 2005 au Montana, en Ontario et au Québec.”

Bernadette Rigal-Cellier, 2006.  
Directrice du CEC, Centre d’Études Canadiennes,  
Université Michel de Montaigne-Bordeaux 3

Travail rédigé en janvier 2006  
A été présenté au colloque du CLAN,  
Cultures et littératures d’Amérique du Nord le 26 novembre 2005  
Sera publié dans les Annales du CRAA. Pessac: MSHA, 2006.

Les photos sont personnelles

## Résumé – Abstract

[Retour à la table des matières](#)

Bernadette RIGAL-CELLARD  
Abstract Kateri Tekakwitha

Kateri Tekakwitha et l’inculturation du catholicisme chez les Autochtones d’Amérique du Nord

Ce travail rend compte d’une enquête effectuée à l’été 2005 au Montana et surtout au Canada, à Winnipeg, dans le nord de l’Ontario et au Québec. Il s’agissait pour moi de poursuivre mon étude de la figure de Kateri Tekakwitha, la Bienheureuse Mohawk morte en 1680 et dont les catholiques indigènes en Amérique du Nord demandent la canonisation. Sachant qu’elle patronnait les travaux de la Tekakwitha Conference, organe rassemblant aux États-Unis les Indigènes catholiques, et ceux des responsables canadiens de l’évangélisation autochtone, j’ai voulu voir comment l’Eglise négociait les adaptations réclamées par

ses fidèles en ces temps de post-colonialisme. Mon enquête m'a permis de voir que l'hypothèse que je formulais au départ, à savoir que ceux-ci avaient pris en main la gestion de leur pastorale, ne correspondait que partiellement à la réalité. En effet, si les Autochtones parviennent bien à intégrer leurs propres coutumes dans le rituel, ils respectent profondément la doctrine, et au niveau institutionnel, n'ont pas encore toute la latitude qu'ils aimeraient. Le catholicisme dans ces terres-là subit des avanies qui sont étrangement semblables à celles de l'Europe de l'Ouest, mais les figures remarquables de religieuses indigènes et de jésuites que j'ai rencontrées élaborent une nouvelle spiritualité combinant les deux traditions d'une manière harmonieuse et porteuse d'avenir.

"Katerian Catholicism: the current state of the inculturation of Catholicism among North American Natives"

This presentation explores the inculturation of Catholicism among Native North Americans around the figure of Kateri Tekakwitha, the seventeenth century Mohawk lily. After having studied her cause for canonization and the various reasons for its failure thus far (my work is published in *Missions extrêmes en Amérique du Nord*), in the Summer of 2005 I investigated the impact of Blessed Kateri among Native communities in the North of the United States, in Winnipeg, in Ontario and Québec. Knowing that many Native Catholics had been leaving the Church, I was interesting in seeing how the institution was trying to evolve in order to maintain its position in those areas.

My hypothesis was that Native members had resolutely taken its functioning in their hands and had imposed many changes in order to indigenize it. My findings however did not corroborate all my expectations. If indeed the clergy ministering to the Native Catholics, the Jesuits and the Oblates for the most part, did encourage such changes, the transformations have not been easily accepted on the two levels involved: first, strangely enough it was within the Native communities themselves that changes met with opposition in the beginning. Second, within the institution itself the paths taken by the Conference in the USA and by the Solomon Sisters in Canada have not met readily with success. I will here present the novelties in the rituals, the strict

adherence to Catholic doctrine of these Indigenous believers, and the various tests they are still constantly faced with in their profound commitment to combine harmoniously the teaching of the Gospel and the respect for Indigenous cultures and concerns.

## Introduction

[Retour à la table des matières](#)

L'étude qui suit s'insère dans mes recherches sur la figure de Kateri Tekakwitha et sur sa fonction dans la littérature nord-américaine et au sein de l'Église catholique au Canada et aux États-Unis depuis plusieurs décennies. J'ai pu enquêter cet été au Canada et aux États-Unis auprès de divers acteurs du catholicisme en terres amérindiennes grâce à une bourse de recherche du gouvernement canadien. Avant de préciser mes hypothèses de départ, je vais brièvement présenter ce personnage.

Kateri Tekakwitha, mohawk par son père et algonquine par sa mère, vécut au 17<sup>e</sup> siècle dans la colonie de New York puis en Nouvelle-France. On a peu de données sur elle, si ce n'est quelques lettres de jésuites. Très jeune elle perdit ses parents lors d'une épidémie de variole, et fut adoptée par son oncle. Les jésuites qui la rencontrèrent furent surpris par son comportement et sa foi catholiques qu'elle avait hérités de sa mère et que leur enseignement renforça. Elle décida de se consacrer à Jésus, refusant de se marier et vivant selon le modèle religieux de l'époque. Elle rejoignit la mission du Sault Saint Louis, sur la rive sud du Saint Laurent à l'ouest de Montréal, aujourd'hui dans la réserve de Kaknawake. S'imposant une vie de pénitences et de prières, elle y mourut à l'âge de 24 ans, en odeur de sainteté. La tradition locale conserva son souvenir et rapporte divers miracles dûs à son intervention.

Elle resta toutefois inconnue de la grande histoire du catholicisme nord-américain jusqu’à la fin du 19<sup>e</sup> siècle. À cette période-là, le clergé étatsunien s’enquit de modèles nationaux qui conforteraient les fidèles dans leur patriotisme et leur serviraient d’exemples locaux. On songea bien aux jésuites martyres, les pères Isaac Jogues et René Goupil, mais ils étaient français avant tout ; et c’est alors qu’on exhuma l’histoire de Kateri, l’Indienne.<sup>1</sup> Lors de leur synode à Baltimore en 1884 les évêques introduisirent sa cause en canonisation, en même temps que celle des deux jésuites. L’année suivante, le clergé canadien fit de même. Les pères Jogues et Goupil furent rapidement canonisés avec six autres martyrs de la Nouvelle-France, le 29 juin 1930. Objet de mon étude précédente (voir mon article “ La Vierge est une Amérindienne ”), le processus pour Kateri n’a pour l’instant abouti qu’à sa béatification en 1980, malgré l’énergie déployée par les catholiques indigènes et leur clergé.

C’est dans ce contexte qu’en 1939 l’Église la choisit comme patronne d’un congrès organisé à Fargo (Nord-Dakota) pour revitaliser l’évangélisation des autochtones dans le sens de ce que l’on nommerait plus tard l’inculturation, terme que je définirai dans mon analyse. Cette *Tekakwitha Conference* eut tant de succès qu’elle s’institutionnalisa et qu’un congrès fut dorénavant organisé chaque année.

---

<sup>1</sup> Comme on avait fait avec Pocahontas au début du siècle et comme on vient de faire avec la Sacajéawa de Lewis et Clark, qui, à peine mentionnée dans les journaux des deux explorateurs, est devenue une véritable héroïne nationale en ces temps de célébration du bicentenaire de l’expédition.



Toutefois, et c'est ici que commence mon étude, ses activités étaient réservées au clergé et non à la base autochtone, objet premier des rencontres. S'inspirant des divers mouvements de revendication politique nés dans les années soixante, plusieurs femmes indigènes, des religieuses catholiques, s'imposèrent, et depuis 1977 la Conférence est non seulement ouverte totalement aux Indigènes, mais ce sont ces femmes qui la dirigent.

Comme dans beaucoup de domaines, les deux pays voisins ne fonctionnent pas pareil au niveau religieux ; ainsi, ce n'est qu'aux États-Unis que l'organisation est structurée et active et son siège est installé à Great Falls dans le Montana. Je m'y suis rendue pour rencontrer Sœur Kateri Mitchell et sur le chemin de Winnipeg, j'ai également parcouru les deux Dakotas, terre indienne et catholique, où mon contact était le père George Winzenburg, S.J. responsable du *Sioux Spiritual Center* au nord de Rapid City.

Au Canada, Kateri patronne un grand nombre de paroisses et de centres spirituels animés, comme aux États-Unis, par des Autochtones et par les pères jésuites qui conservent le quasi monopole des missions indiennes dans l'Ontario et le centre nord des États-Unis. Les oblats se retrouvent surtout dans les terres qu'ils évangélisent depuis le XIXe siècle à l'Ouest et dans les Territoires du Nord-Ouest.

J'ai visité les paroisses ou les centres Kateri de Winnipeg, puis dans le nord de l'Ontario ceux de Thunder Bay, d'Española entre Sault-Sainte-Marie et Sudbury, et ai longuement parlé avec plusieurs jésuites, les deux sœurs Solomon et des laïcs indigènes. Je me suis rendue plusieurs fois au sanctuaire de la bienheureuse à Kanahwake, près de Montréal.

Mes **hypothèses** de départ s'appuyaient sur ma connaissance de l'évolution du christianisme en terres indiennes et sur les grandes études de ce sujet : les trois livres de Christopher Vecsey sur le catholicisme indigène, et l'étude du christianisme chez les Sioux et les Pueblos de Joëlle Rostkowski, *La conversion inachevée*, laquelle concluait que plusieurs siècles après, les missionnaires n'avaient toujours pas terminé leur travail et n'avaient pas réussi à éradiquer les pratiques et les croyances traditionnelles. <sup>2</sup>

D'un côté, de nombreux Indigènes quittaient les églises pour revenir à leurs traditions, <sup>3</sup> ou, s'ils ne les avaient jamais quittées, pour s'y consacrer entièrement ; de l'autre, ils restaient bien dans les églises, et notamment le catholicisme, mais à la condition que celui-ci incorpore

---

<sup>2</sup> Le livre de Jacques-Émile Monast, *On les croyait chrétiens, les Aymaras*, analyse la même situation dans cette tribu d'Amérique latine.

<sup>3</sup> À Garden River (est de Sault-Sainte-Marie) j'ai revu mon amie ojibway Janice Toulouse Shingwaak. Elle est artiste peintre, et je l'ai connue lorsqu'elle habitait près de Moissac (Tarn-et-Garonne). J'ai pu constater la grande évolution de son art et de sa vie sur les huit dernières années. Elle était transformée par une longue maladie qui lui a fait prendre conscience de sa qualité de *medicine woman*. Son parcours me paraît représentatif de celui de nombreux Indigènes qui retournent à la tradition et quittent de ce fait le christianisme. Sa famille est en grande partie anglicane. Il semblerait que les anglicans emboîtent le pas aux catholiques dans la voie de l'indigénisation, mais je n'ai pu en rencontrer cette fois-ci.

leurs pratiques ancestrales et par conséquent s'indigénise. Le clergé devait prendre en compte le symbolisme et certains rituels indigènes afin de les intégrer au rituel catholique, ainsi que les préoccupations spécifiques des Autochtones afin de mieux aborder la pastorale.

De même qu'ils avaient fait sauter les cadres cléricaux de la Tekakwitha Conference, il s'agissait pour ces catholiques autochtones de prendre en main leur Église, loin du paternalisme clérical euro-américain. J'imaginai aussi que l'indigénisation du catholicisme pouvait impliquer une certaine modification de la doctrine.

Le problème que je percevais était celui des limites de l'ouverture que la hiérarchie non-autochtone devait leur concéder : jusqu'où le catholicisme pouvait-il tolérer l'apport d'éléments exogènes sans perdre sa propre spécificité, sachant que s'il ne les acceptait pas, sa croissance resterait limitée voire qu'il risquerait de disparaître du monde autochtone ?

Mes hypothèses n'ont été qu'en partie confirmées et c'est bien tout l'intérêt de ce travail. Il ressort de mes observations (qui demeurent parcellaires car elles ne sont que le reflet d'un peu plus d'un mois de rencontres et nécessiteront un grand complément d'enquêtes pour être vraiment pertinentes) que si les évolutions pressenties semblent effectivement se dérouler depuis quelques décennies, leur cadrage n'apparaît plus si facilement identifiable.

Pour bien saisir les enjeux, j'aborderai en premier les théories de l'inculturation, puis sa mise en pratique au sein de la *Tekakwitha Conference* et au Canada. Nous verrons enfin les limites prévisibles de cette indigénisation de ce que j'appellerai " le catholicisme katérien ".

## I. Quelques chiffres sur les Amérindiens et le catholicisme

[Retour à la table des matières](#)

Au Canada, le catholicisme en tant que confession est majoritaire car il touche 12,8 millions de personnes, soit 43% de la population (recensement de 2001). En 2002, 1,3 million de gens se déclaraient d'ascendance autochtone, dont la moitié avaient moins de 20 ans, ce qui représente 3,8% de la population (discours de l'Ambassadeur Raymond Chrétien, Sorbonne, 25/1/2002). Si ce sont les Territoires du Nord-Ouest qui comptent le pourcentage d'Autochtones le plus élevé, 60%, c'est en Ontario que l'on en trouve la plus forte concentration : en 1991, 243 550. <sup>4</sup>

Les villes de Winnipeg et de Thunder Bay sont très impressionnantes par la densité d'Autochtones qui y vivent. La capitale du Manitoba en compte dans les 25 à 30% de sa population (sur 800.000 habitants), et les projections estiment que ce pourcentage passera à 60% d'ici une trentaine d'années. À Thunder Bay, sur la rive nord du Lac Supérieur, la plus grande agglomération (avec 120.000 habitants) du nord-ouest de l'Ontario, le pourcentage officiel d'Autochtones est de 6,8% mais il est en réalité bien plus élevé, 20% ou plus, et on prédit environ 50% d'ici dix ans. <sup>5</sup> Son diocèse, gigantesque, compte 71.700 catholiques, 42 paroisses, 8 missions.

---

<sup>4</sup> Un quart des Autochtones vivent dans les 25 villes les plus importantes. Les autres vivent dans les zones forestières des Territoires et du nord des Provinces.

<sup>5</sup> Ces chiffres s'expliquent par deux facteurs : 1. la population blanche diminue car lorsque les jeunes obtiennent des diplômes, ils vont chercher du travail ailleurs, dans des villes plus dynamiques et moins isolées (à Thunder Bay le taux de retraités est supérieur à la moyenne de la province) ; les arrivées d'Autochtones remplacent les partants, et ainsi Winnipeg a une population to-

On estime qu'environ 55% des Autochtones canadiens sont catholiques en raison de la grande efficacité des missionnaires catholiques. Presque tous les Ojibwa ou Chippewa de l'Ontario sont baptisés, la plupart dans le catholicisme, et certains dans l'anglicanisme, notamment à Garden River, célèbre communauté adjacente à Sault-Sainte-Marie. Les pères jésuites m'ont confirmé que dans le rapport à la religion, les Autochtones se divisaient à peu près en trois groupes : ceux qui conservent un fond de christianisme ou un peu de spiritualité mais ne sont pas très actifs (aussi bien chez les traditionalistes que chez les chrétiens) ; ceux qui ont rejeté le christianisme ; et quelques catholiques ou chrétiens très pratiquants.

Aux USA, le catholicisme aussi représente la confession la plus forte avec presque 65 millions de fidèles, soit presque un quart de la population. Pour la population amérindienne, les derniers chiffres (2000) donnent 2.475.965 Indigènes, chiffre en constante augmentation ; moins de 40 % vivent dans des réserves. Dans les années quarante, ils étaient catholiques à 29%, maintenant à 17% seulement, soit environ 500.000 fidèles, chiffre dont on peut difficilement vérifier la pertinence car les statistiques fédérales ne mentionnent pas la religion et beaucoup de diocèses ne connaissent pas l'origine ethnique de tous

---

tale qui n'a pas évolué depuis 20 ans. 2. Le taux de natalité des Autochtones demeure très fort, et ils quittent de plus en plus les réserves du Nord pour se retrouver en ville, avec ou sans travail. Il ne s'agit toutefois pas d'une population stable car ils se déplacent beaucoup entre la forêt boréale et la ville. Ainsi j'étais très étonnée de voir qu'une importante partie des clients de l'hôtel dans lequel j'étais descendue à Thunder Bay, le King Arthur, était des Autochtones. Le père Murray, qui en connaissait un grand nombre, m'expliqua qu'ils résidaient de manière durable dans cet hôtel (et dans deux autres) car les maisons construites par le gouvernement dans une de leurs réserves dans le grand Nord, la réserve de Gull Bay dont il était le prêtre, étaient considérées comme insalubres en raison de la présence de moisissures. Les frais d'hôtels étaient en partie couverts par l'État et par les revenus générés par les casinos tenus par d'autres Chippewas près de Toronto. Leur présence à l'hôtel ne voulait pas dire qu'ils avaient un travail à Thunder Bay. Ils circulaient donc beaucoup entre leurs familles à des centaines de kilomètres et le Lac Supérieur où ils vont à l'université, les diverses écoles et centres de formation, et ils ne sont pas de ce fait comptabilisés comme résidents permanents.

leurs fidèles. Les variations régionales sont très importantes (*Native American Catholics at the Millenium*).

Un diocèse riche en Indigènes et dominé par les jésuites peut nous donner des repères, celui de Rapid City au Sud-Dakota. Il couvre 43 000 miles carrés, soit la moitié ouest de l'État, et inclut cinq réserves (dont Pine Ridge et Rosebud), dont trois sont classées parmi les comtés les plus pauvres du pays. La seule ville en est Rapid City (60 000 habitants). Le diocèse compte 227 211 habitants, dont 13% sont catholiques, et parmi ses 29 440 catholiques 27% sont lakota.

## II. La théorie de l'inculturation du christianisme

[Retour à la table des matières](#)

Mon hypothèse de départ supposait que ce seraient les Indigènes qui auraient brisé les cadres et imposé leur participation. En réalité c'est une proposition peu tenable historiquement, même si chercher à savoir qui a initié l'indigénisation du catholicisme nous ramène à l'histoire de la poule et de l'œuf.

Si l'on s'en tient à la théorie de l'inculturation, elle provient de plusieurs décennies de réflexion à partir des pistes dégagées dès avant le Concile de Vatican II mais surtout après, fruit de sa grande transformation vers le vernaculaire, le local et le laïque. Il est en revanche bien évident que si les théologiens élaborèrent cette nouvelle approche ce fut sous la pression des évolutions sociales exigeant que l'institution s'adapte ou périclite, toutefois ce fut le cas pour tous les conciles qui jalonnent l'histoire de l'Église, laquelle n'a pas traversé vingt siècles sans maîtriser l'art de l'adaptation. L'inculturation "a toujours fait partie intégrante de la mission évangélisatrice de l'Église à travers les temps. Il s'agit d'enraciner le message évangélique dans la culture d'un peuple." (Cardinal H. Thindoum, *in* Luneau p. 44)

Ainsi si l'inculturation est inséparable de la décolonisation, tout spécialement au début en Afrique, et de la prise en main de leur destin politique et spirituel par les peuples contraints naguère à l'obéissance, en même temps elle demeure contrôlée par l'institution qui y voit le moyen d'opérer sa propre réforme afin d'assurer son expansion. Avant que l'église locale fonctionne de manière autonome, il faut un long enseignement pour former les nouveaux responsables. Les oblats et les jésuites qui en sont les principaux maîtres d'œuvre en Amérique du Nord expliquent qu'il s'agit d'une étape bien supérieure à celle de la simple adaptation. Dans leur tableau récapitulatif, les oblats expliquent que l'agent premier pour la stratégie missionnaire antérieure dite de l'adaptation c'est le missionnaire ou l'Église qui l'envoie, tandis que dans la stratégie d'inculturation c'est " la communauté chrétienne locale sous l'inspiration et la poussée de l'Esprit ". De même, dans l'ancienne formule, le but était l'implantation " d'une Église locale comme extension de l'Église universelle ", et avec la nouvelle, " la naissance d'une Église locale distincte et caractérisée ". Le mode était autrefois la diffusion de l'Église universelle, maintenant on voit " l'intégration de cette Église dans la culture locale " ; quant à la profondeur de l'entreprise, autrefois elle était " accidentelle, limitée à certains éléments culturels neutres et naturellement bons ", tandis que maintenant on assiste à " l'assomption de la culture comme tout organique indivisible ". Si l'accent était mis sur " l'unité avec une certaine tolérance de la diversité ", maintenant on voit " l'unité dans la diversité " ; et alors que l'approche privilégiée reposait sur la " bonne volonté et le sens pratique du missionnaire ", elle repose dorénavant sur le " dialogue de l'Évangile et de la culture locale ". (Tableau comparatif, entrée inculturation du *Dictionnaire des valeurs oblats*). L'entrée « inculturation » cite ces paroles :

"Prenant conscience que la "semence de la Parole" est déjà présente dans les autres religions et cultures (EN 53), nous avons pour tâche d'entrer en dialogue avec elles pour y discerner les valeurs qui font écho à celles de l'Évangile", et elle donne l'origine du terme inculturation. Ce fut le missiologue belge, Pierre Charles, S.J., qui introduisit ce terme, lui donnant le même sens anthropologique que celui d'*enculturation* (processus selon lequel on acquiert sa propre culture). Et ce fut " J. Masson, S.J., qui inventa l'expression 'catholicisme inculturé' en 1962. Il faut cependant attendre encore presque

quinze ans pour qu'on utilise le terme d'*inculturation* dans son sens théologique présent. C'est à la 32<sup>e</sup> Congrégation de la Société de Jésus de décembre 1974 à avril 1975 qu'on doit, semble-t-il, en attribuer la première utilisation et au père Pedro Arrupe, général des Jésuites à l'époque, l'introduction au Synode romain des évêques de 1977 sur la catéchèse. <sup>6</sup> Le pape Jean-Paul II le reprit officiellement dans sa lettre apostolique de 1979 et, de ce fait, lui donna une portée universelle." (*Dictionnaire des valeurs oblates*)

Dans cette lettre, *Catechesi Tradendæ*, Jean-Paul II, qui sera le grand ami des peuples indigènes de par le monde, prévient néanmoins qu'il faudra ne pas oublier que " le Message évangélique n'est pas isolable purement et simplement de la culture dans laquelle il s'est d'abord inséré (l'univers biblique et plus concrètement le milieu culturel où a vécu Jésus de Nazareth), ni même, sans déperditions graves, des cultures où il s'est déjà exprimé au long des siècles ; il ne surgit de manière spontanée d'aucun terreau culturel ; il se transmet depuis toujours à travers un dialogue apostolique qui est inévitablement inséré dans un certain dialogue de cultures". Il ne s'agira donc pas d'inventer un christianisme nouveau, mais d'asseoir l'évangile dans un terreau culturel original et compatible avec la culture initiale de l'évangile.

---

<sup>6</sup> <http://www.wheaton.edu/intr/Moreau/courses/532/articles/Inculturation.htm>

Modeled on the anthropological term enculturation, inculturation has been used regularly in Catholic discussion since the 1970s as a parallel to contextualization. The core idea is found in the widely quoted statement from Pedro Arrupe, the former superior general of the Jesuits, in a letter to the Society (Schineller, p. 109):

" Inculturation is the incarnation of Christian life and of the Christian message in a particular cultural context, in such a way that this experience not only finds expression through elements proper to the culture in question, but becomes a principle that animates, directs and unifies the culture, transforming and remaking it so as to bring about "a new creation."

Just as contextualization went beyond adaptation, so inculturation goes beyond Accommodation. Rather than translating the concepts of the Gospel in a new cultural setting by outsiders, it refers to the insiders of the culture integrating at the root of their culture the values, ideals, teachings, and orientation of the Gospel and church tradition (see Luzbetak, pp. 82-83).

Pour cela, la catéchèse cherchera à connaître ces cultures et leurs composantes essentielles; elle en apprendra les expressions les plus significatives; elle en respectera les valeurs et richesses propres. C'est de cette manière qu'elle pourra proposer à ces cultures la connaissance du mystère caché et les aider à faire surgir de leur propre tradition vivante des expressions originales de vie, de célébration et de pensée chrétiennes. (*Catechesi Tradendae*, Paragraphe 53)

L'ouvrage du spécialiste Achiel Peelman, O.M.I., *Le Christ est amérindien*, analyse cette approche et son titre, parfaite définition de l'inculturation, reprend les propres paroles du pape lors de sa visite au sanctuaire des martyrs canadiens à Midland en Huronie en 1984 : " Ainsi la foi unique s'exprime de diverses manières [...]. [N]on seulement le christianisme est pertinent pour les peuples indiens, mais le Christ, par les membres de son Corps, est lui-même Indien. " (*in* Peelman 93) Jean-Paul II était connu pour son affection à l'égard des Amérindiens qu'il rencontra plusieurs fois, soit sur place soit au Vatican.

### III. L'inculturation en pratique

#### *1. Organiser l'inculturation*

##### A. Au Canada

[Retour à la table des matières](#)

Au Canada, les fers de lance de cette nouvelle évangélisation furent les sœurs Solomon dans les années 1980. Elles appartiennent aux Sœurs de Saint-Joseph, et l'une, Sœur Priscilla réside à North Bay dans la maison-mère de cet ordre, sur le lac Nipissing, et l'autre, Sœur Eva, habite à Toronto. Elles viennent d'une grande famille catholique de la région d'Espanola ; leur père, en partie d'origine juive, était un homme très respecté et célèbre, un théologien du syncrétisme entre le catholicisme et le traditionalisme autochtone, auteur de plusieurs ouvrages sans concession sur la question et sur l'avenir politique et social des tribus. Ce sont les deux sœurs qui m'ont dressé l'historique de leurs activités.

En 1982 se tint au centre Avila, près de l'Université de Lakehead, à Thunder Bay, le *Native Pastoral Seminar* organisé pour les prêtres, les religieuses et les laïcs qui travaillaient auprès des Autochtones afin de commencer à bien prendre la mesure de leurs problèmes spécifiques. Les organisateurs demandèrent alors à ceux-ci de les rejoindre l'année d'après. Sœur Priscilla s'y rendit, puis sa propre sœur Eva. D'une journée, le séminaire passa à quatre. Lorsque les Américains de la *Tekakwitha Conference* leur demandèrent de se joindre à eux, Eva qui connaissait bien cette organisation pour avoir siégé à son conseil de direction, convaincue que les églises canadiennes étaient différentes, préféra tenter de former une organisation autonome.

Elle présenta son projet aux évêques canadiens, lesquels passèrent de longs mois à débattre de la question et finirent par dire qu’il était impossible de rassembler toutes les tribus car elles étaient trop différentes entre elles, argument spécieux s’il en est puisque cela avait été possible aux États-Unis où les tribus sont plus nombreuses.

Décues mais non abattues, les deux sœurs organisèrent en 1987 la première *Kateri Conference* de l’Ontario, laquelle cessa de fonctionner en 1995 (on aura noté que c’est le prénom catholique écrit à l’indienne qui patronne l’organisation, alors qu’aux États-Unis le clergé adopta le nom résolument indien de la Bienheureuse dès 1939). Eva continua cependant de nouer des liens entre les femmes indigènes catholiques, des *sisterhoods*, mais cela ne semble pas très facile à organiser non plus. Actuellement, après une maladie handicapante et de longues années d’études supérieures pour rédiger un doctorat sur la pastorale indigène, soutenu en 2005 à l’Université catholique de Chicago, elle reprend le flambeau pour unifier les catholiques autochtones de l’Ontario. Elle m’a confié se refuser à organiser de fastes foires comme les congrès annuels Tekakwitha aux États-Unis où les thématiques pastorales sont trop nombreuses. Elle préfère articuler la réflexion de son réseau autour d’une seule thématique annuelle afin que celle-ci soit explorée en profondeur pour faire progresser l’ensemble de la communauté, ainsi celle qu’elle développa autour de “dream seekers, visions, speakers”.

### B. L’inculturation par la Tekakwitha Conference

[Retour à la table des matières](#)

Le Tekakwitha Center de Great Falls respire le dynamisme. Sœur Kateri Mitchell en fut nommée directrice (*executive director*) en 1998 pour résoudre les nombreux problèmes qui minaient l’organisation et dont nous parlerons dans la dernière partie. Mohawk, elle vient de Saint-Régis, ou Akwesasne, réserve située à cheval sur la frontière entre le Canada et les États-Unis, et entre le Québec et l’Ontario. Elle est un des meilleurs exemples de ces femmes qui ont pris en main la pastorale en milieu indigène et son administration. Il y a une cinquantaine de religieuses indiennes aux États-Unis, et (à ma connaissance),

comme les sœurs non indigènes, elles ne portent pas l'habit (sauf lors de la cérémonie des vœux), ce qui a le mérite de ne pas les faire repérer en tant que représentantes du monde blanc. Elle appartient aux Sœurs de Sainte-Anne, une des saintes patronnes préférées du Canada français. Sa réserve est connue pour son catholicisme très ancien, vivace et fortement inculturé depuis le début. Comme son nom l'indique, c'est une admiratrice de Tekakwitha et elle a composé des chants en son honneur ainsi que de très nombreux textes spirituels. Missionnaire elle-même, elle a exercé son ministère, axé sur la formation de leaders catholiques autochtones, dans les terres les plus reculées de la Colombie-Britannique, de l'Alaska, et de l'Alberta notamment. Elle trouve par conséquent le Montana très méridional et la petite ville de Great Falls est la plus grande agglomération dans laquelle elle ait vécu. Quand on passe du temps avec elle, on oublie que le catholicisme en terre indigène traverse une étape difficile. S'il y survit, ce sera en très grande partie grâce à elle.

Le quartier général de l'organisation occupe toute une maison d'un petit lotissement résidentiel. Y travaillent quelques religieuses et quelques bénévoles. Les étagères regorgent de livres et d'objets d'inspiration indienne. Diverses images de la Bienheureuse, ainsi que des statues signent le lieu. Devant l'une d'elles brûle de la *sweetgrass* dont on peut acheter des petits sachets. Comme pour la quasi-totalité des groupes religieux aux États-Unis, l'activité majeure du centre consiste à vendre et expédier les livres et les objets dévotionnels et promotionnels. Elle se consacre ensuite à l'organisation de nombreux séminaires de formation à la pastorale en milieu indigène et du congrès annuel qui se déroule chaque fois dans une ville différente. Le bulletin trimestriel, parfaitement nommé *Cross and Feathers* sert de trait d'union à tous les membres ; il est toutefois constitué presque intégralement des annonces pour le congrès annuel. Les prières, les lettres à la Congrégation pour les causes des saints, les rencontres pour promouvoir la canonisation de la Bienheureuse dynamisent l'ensemble. Sœur Kateri voyage constamment dans le monde entier, à l'image du pape qu'elle a rencontré plusieurs fois.

Le programme national de la *Conference* est très clairement défini : malgré les cinq siècles d'évangélisation, les Indigènes ont encore beaucoup de mal à trouver leur place au sein du catholicisme.

L'avenir de l'Église, problématique, repose sur l'émergence de responsables pour assumer la pastorale. Chaque membre doit parvenir à équilibrer ses convictions chrétiennes et sa spiritualité indigène. La *Tekakwitha Conference* veut unifier les catholiques indigènes américains tout en respectant leurs différences tribales. Le congrès annuel réunit quelque 3000 fidèles pour conforter leur spiritualité. C'est dans les documents préparatoires pour la tenue de cette manifestation que l'on trouve recensées les principales innovations élaborées depuis le premier Congrès véritablement indigène en 1978, innovations ayant reçu la bénédiction papale : " We have no less a model than John Paul II at whose liturgies when visiting Native nations in the United States and Canada most of the adaptations mentioned in this document, including the use of sacred pipes and other Native rituals, have been used. " (site *Tekakwitha Conference*)

- La liturgie doit mettre en évidence la culture locale, afin que les fidèles vivent de l'intérieur leur propre tradition de prières.

- Il faut éviter la pan-indianisation lors du rassemblement annuel, et tout en privilégiant le patrimoine spécifique de la communauté invitante, il faut préserver celui des autres groupes sans viser au mélange.

- Il faut mettre en avant la participation du clergé et des laïcs indigènes, mais les non-indigènes sont les bienvenus.

- Seuls ceux-là peuvent manipuler les symboles religieux et accomplir les rituels propres à leur tribu, et seulement ceux d'entre eux qui sont respectés par leur communauté.

- Les symboles, les chants et les danses doivent rehausser la liturgie et entraîner les fidèles vers une profonde compréhension du mystère chrétien.

La liturgie de la messe doit se dérouler selon les préceptes catholiques et les variantes indigènes sont réglementées ainsi :

- L'autel sera recouvert d'une nappe de la couleur sacrée de la communauté invitante.

- Les chants indigènes, le tambour (éventuellement avec la flûte, la guitare ou d'autres instruments traditionnels) et les danses accompagneront la procession d'ouverture et de clôture, la profession de foi, l'acclamation de l'Évangile, et la procession de l'offertoire.

- Pour le rituel de purification, et pour la bénédiction des offrandes, on brûlera du tabac ou de la *sweetgrass* au lieu de l'encens. Ceci s'appelle le *smudging*. Les offrandes pourront être, en plus du vin et du pain, du maïs, de la citrouille, du riz sauvage ou une autre denrée traditionnelle. On ne fait cependant jamais l'impasse sur les éléments canoniques, et à ma connaissance, cela n'a jamais suscité de conflits, alors que cela est le cas dans certains pays : au Zaïre, par exemple un grand débat fut engagé pour savoir si l'on pouvait remplacer le blé de l'hostie par le mil, mais cela ne fut finalement pas accepté.

- Les plumes d'aigle peuvent être choisies pour la bénédiction.

- Pendant la prière, on pourra utiliser la pipe (calumet). On pourra adresser ses invocations aux quatre points cardinaux, de même lors de l'Élévation, le pain et le vin afin de refléter la spatialisation sacrée autochtone.

- Les symboles et les vêtements sacerdotaux seront également indigénisés. La croix indienne sera utilisée ; ses deux branches d'arbre sont attachées à leur intersection.

- Les ustensiles et les vêtements liturgiques doivent être décorés de motifs indigènes. Lors d'une visite au Canada, le Saint Père arbora pour la messe à Burns en zone sub-arctique, le 20 septembre 1987, des habits sacerdotaux en cuir décoré qui ressemblaient à une tenue indienne, avec des franges. Au cours de ce voyage, il avait participé à la *Tekakwitha Conférence* organisée à Phoenix.

Quand Eva Solomon amena les offrandes pour l'Eucharistie lors de la messe célébrée par le pape Jean-Paul II à la Mission Conference de 2000 à Saint-Pierre, elle portait un grand collier sur une robe indienne en peau décorée de motifs traditionnels en perles, avec des franges, et repliée sur son bras gauche une couverture traditionnelle rose décorée de motifs indiens. Elle avait laissé tomber sur ses épaules ses longs

cheveux noirs, dans lesquels des plumes étaient attachées, habillement que l'on n'attend pas chez une religieuse. À sa droite, un Africain tenait l'autre ciboire en or. (Photo visible à la maison-mère des Sœurs de Saint-Joseph à North Bay)

À Thunder Bay les pères jésuites m'ont montré les décorations de leurs vêtements liturgiques, syncrétisme parfait entre la symbolique chrétienne et celle des Chippewa. La chasuble est en peau blanche décorée par une croix entremêlée à des cercles auxquels sont accrochées des plumes. L'étole est en daim couleur naturelle décoré de motifs floraux indiens.





- Un exemple de cérémonie inculturée, le baptême

Le Père Murray et Sœur Eva ont élaboré un rituel synchrétique unissant le baptême chrétien à la cérémonie indienne de l'attribution du nom. Avant l'homélie et les paroles classiques du prêtre se déroule une cérémonie autochtone, une mise en espace des participants qui correspond à l'ordre cosmique chippewa. Le groupe familial se tient au centre de la paroisse. La grand-mère se tient à l'Est, figuré par le jaune, la mère au Sud, figuré par le rouge, le père à l'Ouest, figuré par le noir, et le parrain au Nord, figuré par le blanc. Il est spécifié, visiblement pour tenir compte de la triste réalité locale, que si le père n'est pas présent, ce sera le grand-père ou un autre homme qui tiendra l'enfant. Les prières sont ensuite offertes aux quatre points cardinaux, une plante est posée dans le panier de l'offrande : pour l'Est, de l'armoise (*sweetgrass*), et ces paroles: "Children, we give you this sweetgrass to carry with you in life. May you be blessed with good dreams ; may your good dreams be turned into good actions. Your dreams will help you to understand who you are. May you be guided

by the Morning Star and your guardian Spirits to help you see your way clearly". La grand-mère promet alors d'aider les parents et l'enfant.

Au Sud, du cèdre sera mis dans le panier et une prière prononcée pour fortifier l'enfant. Puis le prêtre oint les enfants avec les huiles ; à l'Ouest, de la sauge sera mise dans le panier, le prêtre bénira les enfants, un ancien bénira les mocassins avec une plume d'aigle : " Walk in the way of Jesus, loving God, yourself and others and living the right relationship with all creation. " Au Nord, du tabac sera offert et des prières. Le groupe se rend à l'église en procession. La cérémonie se poursuit par l'homélie, la profession de foi, le baptême, et l'allumage du cierge. (Descriptif de la cérémonie, 4 pages)

Qui pratique la liturgie inculturée ?

Dans le cadre de l'enquête conduite par le Comité sur les catholiques indigènes au millenium, dont les résultats furent publiés en 2003, 51 diocèses, soit un peu moins de 30% de l'ensemble, confirmèrent que les Indigènes utilisaient leur propre symbolisme religieux au cours des dévotions. Parfois, cependant, ces symboles ne sont utilisés qu'au cours de cérémonies spéciales, alors que d'autres précisèrent qu'ils étaient totalement intégrés à la pratique liturgique dominicale et festive (page 11).

## ***2. L'architecture inculturée des édifices religieux***

[Retour à la table des matières](#)

Depuis les débuts du catholicisme en Amérique du Nord, les églises catholiques dans leur immense majorité reproduisent l'architecte néo-gothique, parfois mais rarement romane, européenne. Certaines sont résolument modernes mais elles demeurent peu nombreuses. Il s'agit bien d'implanter un modèle résolument européen à valeur universelle dans ces contrées. Pour ne parler que de quelques bâtiments qui arborent la figure de Kateri : la cathédrale de Santa Fé fut érigée à partir de 1869 par le premier archevêque de Santa Fe, Jean Baptiste

Lamy sur le modèle auvergnat, en pierre rose et néo-romane. Ses vitraux français sont superbes. On a récemment placé une statue de Kateri en jeune Pueblo à gauche du portail principal, à l'ouest donc.

La cathédrale d'Helena, capitale du Montana est quant à elle un chef d'œuvre néo-gothique. Elle est calquée sur l'architecture de l'église votive du Sacré Cœur de Vienne en Autriche, un des meilleurs exemples du gothique (XIV<sup>e</sup> siècle). Elle fut édifée par l'évêque John Patrick Carrol au début du XX<sup>e</sup> siècle. C'est une des plus belles des États-Unis, avec ses murs et ses colonnes en marbre de carrare et ses vitraux XIX<sup>e</sup> siècle dont l'unité et la conservation sont rares sur le vieux continent. En plein Montana on se retrouve immergé dans un ouvrage d'art de la quintessence européenne, et malgré l'admiration que l'on peut ressentir, on n'en est pas moins choqué par cette absence totale d'adaptation au nouveau pays. Kateri Tekakwitha y trouve toutefois sa place, car elle est représentée par une statue de pierre dans la tour gauche, tout en haut.

Au sanctuaire de Kateri Tekakwitha, près de Montréal, les éléments indigènes sont un peu plus discernables. En belle pierre grise, l'église, débutée en 1845, est d'architecture européenne, bretonne, comme le vieux Montréal. L'intérieur révèle une décoration néo-baroque assez réussie. Les représentations de Kateri, modernes, détonnent dans ce décor. Elle est présente dans deux statues, une sur le maître autel (1941), et une autre plus récente (1972), très simple, voire trop simple (sa statue plus rutilante et qui avait suscité ma curiosité il y a quelque 10 ans, est maintenant reléguée au jardin), ainsi que dans un vitrail au-dessus de son tombeau. Celui-ci est un grand parallépipède sobre en marbre de carrare. Les seules autres marques d'une présence indigène sont les quatre cercles de couleur figurant les quatre points cardinaux, récemment accrochés aux murs, très discrètement. La liturgie de la messe y demeure totalement romaine, et ce n'est que la récitation du Notre-Père en mohawk par un ancien qui peut apporter une note locale. Les fidèles (Marlyn Kane et sa famille) m'ont dit apprécier la personnalité du prêtre, un Guatémaltèque, le père Alvaro Salazar, qui leur donne l'impression de véritablement penser à ce qu'il dit durant l'office. Peut-être se sentent-ils plus proches d'un Latino que d'un Anglo, mais son homélie reste classique. La langue de la ré-

serve est l'anglais, et le samedi la messe est bilingue anglais-espagnol. (Pour voir des photos :

<http://users.mmic.net/maranatha/Sanctuaire.html>).

Deux autres choses qui pourraient passer pour de l'indigénisation ne le sont pas vraiment car ce sont davantage des offrandes des paroissiens que des marqueurs religieux. En outre, seule une explication par un fidèle peut les replacer dans leur contexte mohawk. Il s'agit de témoignages de l'activité majeure des Mohawk, la construction des ponts et des gratte-ciel, spécialité que l'on dit tenir à leur absence de vertige, et pour laquelle ils sont très célèbres.

Tout d'abord il y a la croix du maître-autel, laquelle est faite dans le métal du pont de Québec qui s'effondra lors de sa construction autrefois entraînant dans le Saint-Laurent des dizaines d'ouvriers dont la majorité étaient de Kahnawake. L'autre est une sculpture récente des Tours jumelles de New York. Mon interlocuteur, Donald Angus, m'expliqua qu'il les avait fabriquées avec l'acier fondu des tours qu'il avait récupéré lorsqu'il était allé aider les pompiers à dégager les décombres et exhumer les cadavres. Il faisait partie des équipes mohawk qui avaient construit les tours. Le 11 septembre, il leur tournait le dos pour se rendre dans le New-Jersey sur un autre chantier. Il m'expliqua combien lui et ses collègues avaient été affectés, d'autant que plusieurs étaient en train de finir un gratte-ciel tout proche du World Trade Center et avaient vu un des avions leur passer sous le nez, le pilote leur faisant le signe obscène du majeur. Il m'expliqua que l'élan de solidarité en provenance de toutes les tribus avait été spectaculaire, les Indiens se sentant totalement solidaires des victimes et de leurs familles. Belle leçon d'humanité pour qui aurait pu croire que les Indiens auraient éprouvé avec les Arabes un quelconque sentiment de parenté entre colonisés de l'Oncle Sam.

Le musée attenant à la sacristie expose des objets culturels anciens appartenant au trésor de l'église, et un très grand nombre de tableaux et de reproductions de Kateri. Des images, des médailles, et diverses bimbeloteries à son effigie sont en vente comme dans tout sanctuaire. Des bijoux indiens et les inévitables attrape-rêves indianisent l'ensemble.

Le Kateri Center, dans une maison toute proche, n'est qu'un bureau classique, qui centralise les publications et les expédie. Un Mohawk s'en occupe la journée mais c'est un jésuite, le père Bruyère qui le gère. Ce centre n'organise aucune activité de l'ampleur de celles qui se déroulent aux États-Unis. Le bulletin trimestriel *Kateri* est très bien fait et comporte des articles sur de nombreux sujets indigènes et catholiques, historiques et spirituels.

À l'opposé de ces édifices transplantés sans déroger aux canons européens, les églises construites plus récemment en territoire indien intègrent harmonieusement les spécificités de la culture locale et offrent une splendide leçon d'architecture inculturée. Les plus réussies adoptent la forme circulaire chère aux Indigènes, et elles sont en bois : ainsi l'église Sainte-Anne <sup>7</sup> dans la réserve de Fort William First Nation à côté de Thunder Bay, et celle de l'Anishinabe Spiritual Center d'Anderson Lake, au sud d'Espanola, sur la route de Manitoulin Island. Dans cette dernière, les sièges sont en gradin et la partie correspondant au chœur donne sur l'extérieur par de belles baies.

---

<sup>7</sup> Celle-ci comporte douze piliers arrondies, en bois aussi. Plus que la structure du tipi qui s'effile vers le ciel, elle reprend l'architecture du hangar à trains local.



L'église de la mission St Bernard dans la réserve de Standing Rock au Dakota Nord (Fort Yates) ressemble à un grand tipi à pans coupés, une sorte de prisme, annoncé par la statue de Kateri dans le jardin. D'autres églises pourront demeurer rectangulaires et respirer la culture indigène par leur décoration. Ainsi à Thunder Bay la Kitchitwas Kateri Anamewgamik (Aboriginal Catholic Community), un des hauts lieux du catholicisme autochtone, ou encore l'église Kateri Tekakwitha dans Ellice Street à Winnipeg.

L'intérieur de toutes ces églises arbore un syncrétisme original, résolument indien et catholique, différent du syncrétisme simplement pan-indien des nombreux centres communautaires et spirituels des villes à forte population autochtone que sont Winnipeg et Thunder Bay (tel qu'à Winnipeg, la Thunderbird House sur Main Street, grand bâtiment circulaire). Les statues de saints (presque toujours Sainte Anne et Saint Joseph, parfois Sainte Thérèse de Lisieux) et de Marie épaulent celles de Kateri. La richesse iconographique entourant celle-ci mériterait une étude à part entière. Comme pour la Vierge, celle-ci va des images et des statues les plus saint-sulpiciennes aux plus avant-gardistes telle la statue en bois étrangement dédoublée du centre d'Anderson Lake, qui ne peut se comprendre que grâce au panneau explicatif rédigé par le sculpteur, un Allemand passionné par le personnage et son expansion spirituelle.



L'iconographie est également déclinée selon les caractéristiques physiques et vestimentaires de chaque tribu qui la prend pour patronne.

Dans les églises, les points cardinaux sont marqués par des cercles de couleurs symboliques (blanc, rouge, jaune, noir), d'autres cercles portant des plumes protègent la chaire, ou d'autres meubles. Le tambour indien remplace l'orgue. L'autel de l'église de Thunder Bay se détache sur un lambrisage en forme de tipi.



Les fonts baptismaux, une cuvette en faïence blanche, sont intégrés à la géométrie sacrée de l'espace indigène par des *bundles* (petits sachets) aux couleurs des points cardinaux.



Parfois un ou plusieurs *quilts* aux motifs indiens complètent le décor. Dans l'église de St Bernard, en terre sioux, il y en a beaucoup ainsi que davantage de plumes qu'en territoire chippewa. De nombreuses peintures par des artistes autochtones agrémentent l'ensemble, telles les grandes peintures sur le bois des portes à Sainte-Anne par Gelineau Fisher qui représentent l'une le paysage de Thunder Bay, l'autre Kateri dans un vaste décor champêtre. Les deux unissent les symboles chrétiens et ojibwa.

Le tableau de l'arbre de vie dont l'original est à Espanola se retrouve dans divers édifices religieux. Il s'agit d'un arbre dont le tronc procède du corps du Christ et dont les branches sont habitées par les animaux des forêts qui représentent les communautés sur lesquelles il faut s'appuyer pour enrichir sa spiritualité. Symbole éminemment indigène, l'arbre de vie est aussi un vieux symbole biblique (différent de l'arbre du bien et du mal) et le tableau incorpore notamment les signes trinitaires. Commandé par le père Michael Murray, S.J., qui dirigeait le centre, il fut peint par Blake Debosegai, un artiste chippewa qui

vient de West Bay sur l'île de Manitoulin (dont la population est à 50% autochtone) et a également réalisé le logo de *Canadian Jesuits International* (un attrape-rêve dont le cercle représente le monde chippewa et la croix qui s'en projette, le monde chrétien, qui étend ses rayons sur l'univers), ainsi que le complément féminin de l'arbre de vie, qui s'avère être son envers : "The birch Trees are Dying". Le tronc cette fois-ci émane du corps d'une femme dont les cheveux grisonnant reposent sur les branches du faîte dont les feuilles tombent.



### 3. La pastorale

[Retour à la table des matières](#)

Pour tous les responsables, l'heure est grave, et il s'agit de sauver les murs par ce qu'ils appellent sans ambages la ré-évangélisation de ceux qui sont déjà catholiques ; il ne s'agit donc pas d'imaginer convertir les autres.

L'activité principale de la Tekakwitha Conference et des jésuites et religieuses en général dans les deux pays consiste à trouver des solutions pour stimuler la foi et souder la communauté. La guérison constitue une des grandes thématiques de la pastorale indigène qui me semble néanmoins plus spécifique au contexte canadien.

Cette politique débuta par la prise de conscience de l'Église Unie du Canada qu'on ne pouvait demander aux Autochtones de rester dans des institutions qui avaient bouleversé et anéanti leurs communautés et les avaient blessés dans leur chair et leur esprit, sans mettre en pratique la contrition chrétienne. La célèbre politique de réconciliation élaborée par la Commission Royale sur les peuples autochtones mise sur pied en 1991 continua dans cette direction. L'Église catholique l'adopta et fit son *mea culpa* par la bouche du Pape. La pastorale katerienne exige que l'on aborde en premier ces problèmes afin de mieux comprendre la situation catastrophique dans laquelle, suite à la Conquête, se trouvent un grand nombre de communautés tribales : suicides, alcoolisme, familles éclatées, chômage, désespoir total. <sup>8</sup> Les

---

<sup>8</sup> Il est très intéressant de constater que cette interprétation de la réalité indienne n'est pas toujours partagée par la hiérarchie romaine. L'alcoolisme et ses avatars semblent être perçus comme des restes de pratiques païennes. Le document préparatoire pour le synode des évêques de 1997 tient ce langage : le catholicisme, s'il se rapproche des cultures indigènes par son amour du prochain, de la nature, etc, doit continuer à s'imposer pour mettre justement un terme aux méfaits de l'obscurantisme. Ainsi, on lit dans *The Gospel and Indigenous and Afro-American Cultures* :

organisateurs de séminaires expliquent comment introduire la pratique de la contrition, du pardon au sein des tribus, des familles, de la société en général afin d'aboutir à une véritable guérison collective. Ce ne sera qu'une fois cette étape réalisée que les cadres catholiques pourront envisager l'évangélisation. Leur stratégie est la même dans les deux pays.

- 
13. In the responses to the *Lineamenta* on the subject of evangelization, the interest in the relationship between the Gospel and culture is extended to include indigenous and Afro-American cultures, which, to varying degrees, are a part of all the countries in the American hemisphere. These cultures are a legacy of the civilizations which existed on the continent before the arrival of the first evangelizers, or are the fruit of an immigration immediately following their arrival. In either case, it could be said that, from the outset, both these cultures welcomed the message of the Good News with a simplicity of heart. Nevertheless, the task of evangelization of these cultures was not completed with the first announcement of the *kerygma*. Today still, as clearly seen from the replies to the questions of the preparatory document for the synodal assembly, a greater presence of the Church is required in the cultures of these peoples so as to transform inwardly their authentic cultural values, through integrating the various cultures into Christianity and enlightening them by the faith.
14. Among the indigenous and Afro-American groups, there is a growing awareness of the right to conserve one's cultural identity. The Church in all America, in communion with the Magisterium of the Holy Father, is conscious of the importance of such rights and makes every effort to bring to these people the Gospel message, while at the same time concerning herself with promoting their legitimate claims.<sup>(25)</sup> According to the answers to the *Lineamenta* questions, among the values of these cultures compatible with the Christian faith are the following: a great love for one's own land, a respect for ancestors and community traditions, the religious sense of life and death as expressed in ritual celebrations enlivened with dancing, music and singing as well as the belief in a life beyond this one. At the same time, these answers underscore aspects which need to be purified, since all cultures are a product of mankind and thus marked by sin. Some of the habits and attitudes needing purification are the following: a high rate of alcoholism (frequently connected with the holding of festivities), fetishism, superstition, casting of spells, religious syncretism, fatalism, black magic, witch doctoring and other mythical ideas which take the form of practices incompatible with the Christian faith. ” Synod of Bishops. *Special Assembly for America. Encounter with the Living Jesus Christ : The Way to Conversion, Communion and Solidarity in America*. Instrumentum Laboris. Vatican Cit, 1997. © The General Secretariat of the Synod of Bishops and *Libreria Editrice Vaticana*.

Les limites d'une telle magnanimité sont toutefois tristement connues. L'on sait ce qui arriva à l'Église Unie du Canada, c'est-à-dire que les Autochtones qui s'estimaient lésés par l'ethnocide et par les sévices qu'ils auraient subis dans les pensionnats, exigèrent que les amendes honorables ne soient pas que spirituelles mais en espèces sonnantes et trébuchantes, et cela a provoqué la faillite de cette Église. Lancés dans l'hallali, les avocats comprirent tout le bénéfice qu'ils pourraient tirer d'une attaque en règle contre toutes les institutions religieuses, de préférence les plus riches. On peut faire remonter à cette époque les vagues de procès pour harcèlement moral et sexuel et pédophilie contre les prêtres catholiques, car alors que l'on sait que le pourcentage d'agressions sexuelles était le même dans les Églises protestantes, il valait mieux demander des comptes à la plus fortunée.

Il me paraît évident que dans un tel contexte la stratégie des cadres katériens a pour mission de calmer les passions en insistant sur la réconciliation spirituelle intra-ethnique et inter-ethnique. On voit bien dans le programme du congrès annuel comment les programmes des ateliers correspondent à cette thématique. Celui de Tucson en juillet 2005 offrait des séances dans les grands domaines du pardon, de l'inculturation et des traditions indiennes. Des ateliers sur "Forgiveness : the Unforgivable is Forgivable", "Protecting Self, Mind, Body & Spirit", "Self-Esteem", "Opening Dialogue : About young American Indian Issues Today", "Walking with Faith in the School Hallways", "How we Come to Pray", "Our lady of Guadalupe & Social Justice", "Inculturation, Basic Directions in Ministry", "Sacred Ceremonies, sacred families" sont offerts en parallèle avec "Apache Creation Story", "Apache liturgical songs", "Shawl Fringing & Sharing", "How to Fringe a shawl". Kateri sert de modèle pour plusieurs thèmes : "Kateri Tekakwitha, Princess of the Eucharist", ou encore "Catholic Ways, especially virginity, are shown by Blessed Kateri", "God's World in Kateri's Lifetime : her response and her message". Sur le modèle de toute activité publique en Amérique, on demande aux participants d'évaluer chaque atelier.

Une fois la grand-messe dite, que se passe-t-il ? Aux États-Unis, les cercles Kateri, qui tissent un maillage de plus en plus serré et maintiennent une grande cohésion entre les tribus au sein du catholi-

cisme, sont les relais de la pastorale à laquelle le congrès annuel les forme.

L'approche de l'inculturation est pensée sur le principe de l'analyse de marché : pourquoi avons-nous échoué, comment redresser le tir ? La déclaration des jésuites du diocèse de Rapid City argumente très clairement la stratégie adopter :

“ First of all, it is clear from the present situation of the Church on the reservations in South Dakota that we need to be open to critiquing the missionary effort in this area over the past fifty years and ask what has been counterproductive. Accordingly, we need to implement new approaches to re-evangelize the Catholic population. There are no simple solutions to the present situation. The new effort of evangelization will demand well thought out approaches.

We propose four ways of proceeding:

**1.** Conduct an assessment of the life of the Church among Native people. We propose to investigate the problem and from the data obtained reassess our approach and begin anew to introduce the Catholic Church to the Native people. There are four areas that need to be addressed:

**First:** We must determine how many baptized Catholic Lakota (Sioux) people live in the Diocese and how many are practicing Catholics. At the same time, we need to find out what it means to be a practicing Catholic in Lakota culture.

**Second:** We must determine, through testing, what level of understanding of the Catholic Faith the practicing Catholics have.

**Third:** We must find out what the practicing Catholics want of the Church in terms of education, liturgy, catechesis, and social involvement and what responsibilities they are willing to assume.

**Fourth:** We must question the non-practicing Catholics to find out what they think about the Church and what needs to be addressed in order for them to return to the Church. For instance, are there issues of healing, forgiveness, or culture that are obstacles to their full participation in the Church?

**2.** Establish focus groups in each reservation town.

After the discovery process is completed, Lakota people will gather to discuss the results and plan for the future of the Church in the Lakota community.

**3.** Establish focus groups to address barriers between Native and non-Native people.

We acknowledge that barriers exist between Native and non-Native people. As part of the new evangelization we want to reach out to the non-Native clergy and laity to break down the barriers between the two communities. We propose to do this by instituting discussion groups composed of clergy and laity. The discussion will center on historically correct research. One possibility is the book, "The Earth Shall Weep", by James Wilson. This is a comprehensive history of Native and non-Native relationships from the time of Columbus to the present. It will give non-Native people a sense of how Native people view their world and provide a background for understanding different ethnic behaviors.

**4.** Establish a dialogue for missionary personnel in the Diocese.

It is important that missionary personnel from the five reservations in the Diocese and in Rapid City begin to collaborate on a diocesan level. We will invite the missionary leadership to meet on a regular basis to discuss common needs and share information. From time to time, all the people who work with Native people would come together to discuss their work. We want to involve Native leaders in these discussions as well. This on-going dialogue would allow the bishop to give direction to the work and would provide a forum for accountability both to the bishop and to peers.

Inculturation Project Office, [www.rapidcitydiocese.org/Ministries](http://www.rapidcitydiocese.org/Ministries)

Pour conclure cette partie, je dois revenir à deux de mes hypothèses de départ : l'inculturation impliquait-elle une modification de la doctrine catholique ? Sœur Priscilla fut particulièrement surprise de ma question car il n'a jamais été question de toucher à la Bible ni au message chrétien, bien au contraire. Ceci me fut confirmé par Père Murray : pour les Amérindiens " You don't mess with Jesus ! ". Priscilla fut encore plus surprise quand je lui demandai si elle ne percevait pas dans le processus de l'inculturation une hypocrisie colonialiste, puisque ce n'était finalement qu'un nouveau terme pour désigner l'imposition d'un modèle occidental sur les communautés indigènes. Il est notoire, en effet, que les traditionalistes y voient une nouvelle

duperie puisque ce terme "inculturation", qui suppose on l'a vu le respect de la culture locale, permet en effet de se démarquer de l'évangélisation colonialiste des missions du passé en se présentant comme ouvert au dialogue et aux échanges spirituels, mais il s'agit cependant bien de continuer à imposer un modèle religieux exogène, le christianisme, et c'est ce qui explique le rejet par cette mouvance non chrétienne de Kateri, la "sainte des Blancs".

Pourtant, je me rendis vite compte à quel point ma question dénotait mon manque de compréhension du fonctionnement des Autochtones. Bien que cela fasse plus de vingt ans que j'essaie de comprendre leurs cultures, ma question les classait inmanquablement dans la catégorie des gens qui, puisqu'ils avaient été colonisés par les Blancs, ne pouvaient que ressentir de la méfiance à leur égard et soupçonner de l'impérialisme culturel derrière chacune de leurs interventions religieuses ou politiques. Péchés d'eurocentrisme qui suppose que les communautés ethniques fonctionnent en bloc et non individuellement.

Or, j'avais en face de moi, comme à Great Falls avec Sœur Kateri, une fervente catholique, voire une théologienne dont toute la famille baignait dans le catholicisme depuis plus d'un siècle, et qui était convaincue de l'universalité du message christique et de la nécessité absolue de l'apporter à tous et notamment à tout son peuple que l'attraction pour le mal et le péché attiraient, au même degré que tous les hommes, loin de Dieu. Penser qu'enseigner ce message pouvait relever de l'hypocrisie lui parut aberrant et elle me dit : "Jesus lived in a specific time and culture, but his teaching is above culture."

La transformation de la doctrine, si tant est qu'elle en soit une, s'est opérée au niveau des sources. Jusque-là la source principale de l'évangélisation était précisément l'Évangile. Or, les pères jésuites m'ont dit qu'avec l'inculturation, les Autochtones se sont mis à redécouvrir leur propre mythologie, et se sont aperçus des correspondances avec la Bible. Ainsi, ils aiment beaucoup l'Ancien Testament et ses histoires et ils acceptent la genèse littéralement. Ils ont en revanche du mal à accepter l'injonction biblique faite à l'homme de dominer la nature et les animaux puisque leur culture n'établit pas de hiérarchie entre les créatures. Ils se sentiront par conséquent très proches

de Saint François d'Assise, et également de Saint Joseph, ce brave homme qui obéit et fait son travail sans rien demander à personne...

Sœur Priscilla m'expliqua que les Autochtones avaient dorénavant deux Anciens Testaments, le biblique et l'indigène, intimement complémentaires : " Our aboriginal spirituality is our way back to God, to find eternal life. The teaching of my own tradition points to Jesus-Christ, to the grace that He brings to us ". Par conséquent, les missionnaires ont toujours un rôle à jouer dans ces contrées, rôle qui effectivement est radicalement nouveau et aux antipodes des campagnes d'évangélisation antérieures, puisqu'il s'agit maintenant de guider les Autochtones vers l'exploration de leurs propres spiritualités. Ainsi, pour Sœur Eva Solomon, ce sont les individus qui assument totalement leur foi indigène qui deviennent les meilleurs catholiques. (*in* Vecsey, *Where the Two roads Meet*, 282)

Lorsque je leur ai demandé si l'activité évangélique était partout identique en Ontario et au Canada, les jésuites qui travaillent ensemble à Thunder Bay m'ont répondu que non, car ils avaient essayé de mettre au point un modèle qui pourrait servir ailleurs. Ils voulaient construire une paroisse authentiquement indigène, autosuffisante, dans laquelle le paternalisme n'aurait plus de prise. Pour se faire, ils ne veulent plus rien imposer, et ils demandent aux gens ce qu'ils attendent des pères. Ils ne font que ce que le conseil des anciens leur demande. Ces anciens sont très fidèles et ils ont été choisis pour négocier avec les pères. La déclaration de principe qui est affichée dans le hall de l'église commence effectivement par : " We pledge to develop things with the elders... "

Les pères jésuites actuels se placent dans la tradition locale qui avait vu la Mission de L'Immaculée Conception là où se tient maintenant l'église Sainte Anne dans la réserve Fort William First Nation.<sup>9</sup>

---

<sup>9</sup> For over fifty years the *Mission de L'Immaculée Conception* on the Fort William Indian Reserve was the cradle of Roman Catholicism in the region north of Lake Superior. It was established in July 1849 by two French Jesuit missionaries, Father Pierre Choné (1808-1879) and Father Nicolas Frémot (1818-1854) on the left bank of the Mission River at its junction with the Kaministiquia River. A year earlier they had settled temporarily at a spot on the Pigeon River (which formed part of the international boundary between British

North America and the United States) with the intent of establishing a mission there. They were drawn to the Kaministiquia River site because the land was more arable and there were greater opportunities to convert Indians to Roman Catholicism. Until its demise in 1906, it was the base and headquarters for Jesuit missionary activity extending over an immense area from Grand Portage and Grand Marais on the northwestern shore of Lake Superior in the United States to White River, 320 km east of Fort William. Equally important, the Church of the Immaculate Conception on the Fort William Mission served the spiritual needs of Indian and European Roman Catholics on the Fort William Indian Reserve and in the town of Fort William.

The *Mission de L'Immaculée Conception* was modelled on the Jesuit Holy Cross Mission at Wikwemikong, also founded by Father Choné in 1844 for the approximately 800 Catholic Indian people living on Manitoulin Island. At both missions a Jesuit residence, a church, an orphanage or school, a farm, and a cemetery were the basic structures around which religious and social life turned. Moreover, there was an on-going exchange of personnel between the two missions depending on the needs of each and the health of the missionaries involved. In the summer of 1892 for example, the Jesuit provincial informed the Most Rev. Richard O'Connor (1838-1913), Bishop of Peterborough, of a personnel change affecting both missions. "Fr. Baudin is strong and would desire more work than he has at Fort William," wrote the Jesuit provincial. "On the other side Fr. Hébert's health is not good and Fort William would be a better place for him because there is little to do."

Since its inception and notwithstanding the lighter workload at the Fort William Mission, at least three Jesuits had been assigned to the *Mission de L'Immaculée Conception* thus providing the canonical requisite for a religious community. A careful examination of the biographical details of the Jesuits who had served at the Fort William Mission during the 1870s and 1880s prompted historian Elizabeth Arthur to comment on their "extraordinary experience and talent." In varying degrees, each had established an exemplary record as a missionary in northern Ontario prior to their arrival at the Fort William Mission. Several not only mastered the Ojibway language but were recognized as Ojibwa scholars throughout North America. Father Alphonse Baudin (1833-1909) for example, Jesuit Superior at the Fort William Mission (1891-1892; 1897-1901), was a gifted linguist. He translated into Ojibway the Gospels and Acts of the Apostles, the Baltimore Catechism and the French-Ojibway Dialogues. Father William Gagnieur (1857-1937) succeeded Baudin as Superior (1893-1895). By the time he had arrived at the Fort William Mission, his list of publications on the language, culture and history of the North American aboriginal people was so impressive that the University of Michigan conferred on him an honorary L.L.D. While Joseph Hébert, Alphonse Baudin and William Gagnieur, as Superiors, tended to the religious and administrative affairs of the Fort William Mission proper, it was usually their as-

## IV. Les contraintes de l'encadrement et les limites du catholicisme katerien

[Retour à la table des matières](#)

“The Church in the United States is facing imminent collapse among Native Americans. It is very possible that in many places this will be the last generation of Native American Catholics. The question is, ‘What to do?’ Should we continue what we are doing and allow the people to slip away? Or should we begin anew with new efforts of evangelization and extend an invitation to people to claim the Church as their own? The Gospel mandate suggests that we do the latter and do it quickly.” (Diocese of Rapid City, September 1, 1999, Project Director: Fr. John Hatcher, SJ).

### *1. Quand les cadres ne font pas de petits*

Les limites majeures de l'inculturation proviennent du manque de vocations en général et du manque de vocations indigènes en particulier.

Comme en Europe, le clergé vieillit. Les jésuites que j'ai rencontrés, à part le père Gerald McDougall, S.J., plus jeune, se donnent corps et âme depuis au moins trente à leur mission. Ainsi le père Mi-

---

sistants who traversed the vast frontier of the Canadian Shield north of Lake Superior to establish new missions and to minister to the Ojibwa people. Whether it was the seventeenth century in their contacts with the Huron or the nineteenth century in their associations with the Ojibwa, the relationship between language and culture and the Jesuit “way of proceeding” among aboriginal peoples remained the same: mastery of their language and a knowledge of their culture was essential in persuading them to become Christians.

Site du diocèse catholique de Thunder Bay, extrait du livre de Roy Piovesana, *Hope and Charity: An Illustrated History of the Roman Catholic Diocese of Thunder Bay* (Thunder Bay, 2002).

chael Murray, S.J., qui avec quelques autres a fondé le centre spirituel anishinabe à Espanola de toutes pièces, bâtiments et pastorale, ou encore le Père Michael Stogre, S.J., qui gère le centre actuellement et s'occupe aussi des bâtiments et de l'accueil des réfugiés, ou le Père Larry Kroker, S.J., qui gère Sainte Anne. Michael Murray est à Thunder Bay depuis cinq ans et doit parcourir régulièrement, presque chaque semaine, des centaines de kilomètres pour aller dans sa paroisse de la réserve de Gull Bay, sur le lac Nipigon. Même si les routes n'ont rien à voir avec les pistes que devaient se frayer les missionnaires pionniers, quand on connaît la rigueur du climat dans la région de Thunder Bay et celle pire encore du grand Nord, on ne peut qu'admirer leur dévotion à leurs ouailles. L'église de Sainte-Anne dans la réserve Fort William First Nation fut également construite par des jésuites, notamment le père Larry Kroker, S.J., de la trempe des anciens, qui a aussi passé quinze ans au centre d'Espanola. Pêcheur et chasseur invétéré, il ne vole que quelques rares instants à son ministère pour attraper des saumons dans le Lac Supérieur et chasser le caribou ! Il en fera faire des saucisses et des gigots pour nourrir les fidèles lors de leurs nombreux séminaires ou de simples retrouvailles dans les superbes maisons, que les jésuites nomment "leur camp", qu'ils ont construites de leurs mains sur un terrain au bord du lac Supérieur que leur a donné un Autochtone pour les remercier de leur dévouement.

À Thunder Bay, ces pères administrent, bien entendu, les sacrements. Les Autochtones, comme les autres, continuant à se faire baptiser, marier et enterrer à l'église même s'ils ne pratiquent plus guère. Les anciens y tiennent beaucoup et même si les jeunes parents n'ont pas envie de baptiser leurs enfants, les grands-mères protestent en disant « You have to have them done ». Les pères visitent aussi les prisonniers, dont un fort pourcentage est justement autochtones.

Le rapport *Native American Catholics at the Millenium* (p.13) aborde ces problèmes et un tableau indique le pourcentage de membres des ordres religieux s'occupant de la pastorale en milieu indigène, celui des laïcs, et les pourcentages non-indigènes/indigènes. Sur une échelle de 100, 85 relèvent des ordres religieux masculins, dont seulement 2% sont indigènes ; plus de 70 appartiennent aux ordres féminins, et presque 10% sont indigènes ; 60 sont des prêtres diocé-

sains, dont 3 à 4% sont indigènes. Plus de cinquante sont des laïcs, dont les trois quarts sont indigènes ; 20 sont diacres et pour moitié indigènes.

Une des raisons majeures pour lesquelles il n'y a pas assez de prêtres indigènes me semble tenir à la spécificité de la société indienne. Elle ne repose pas autant que d'autres sur des structures claniques valorisant un fort pouvoir personnel. En Afrique, il semblerait que devenir prêtre hisse l'individu au-dessus de sa communauté en lui faisant accéder au confort matériel et au prestige de la fonction. Ces prêtres se transforment en outre de plus en plus souvent en missionnaires en Europe ou dans le reste du monde, avec tout ce que cela implique de gloire personnelle et de revanche post-coloniale.

Un père expliquait que les Indigènes n'aimaient guère à se rendre dans des séminaires très éloignés, où en outre, la formation serait standardisée et ne respecterait pas assez leurs racines culturelles.

De surcroît, lorsque l'un d'entre eux finissait par terminer ses études et recevait l'ordination, il ne partageait ensuite plus grand-chose avec sa communauté d'origine qui dès lors le percevait d'abord comme un prêtre passé du côté des Blancs, plutôt que comme l'un des siens. Jean-Paul II conscient du problème avait recommandé que les formations théologiques prennent en compte la culture d'origine des séminaristes. Même si des efforts sont faits dans ce sens, il est difficile de davantage transformer la société amérindienne pour qu'elle consente à envoyer ses jeunes au séminaire à l'heure où justement elle a tendance à revenir à ses modes de perception traditionnels.

La solution envisagée passe par le diaconat qui a justement été remis en pratique par l'évolution de la missiologie avec Vatican II. C'est en 1962 que furent rétablis le diaconat permanent et l'ordination au diaconat des hommes mariés pour tenter d'enrayer l'hémorragie des cadres. Ce grade confère un grand nombre de fonctions pastorales aux hommes mariés, leurs femmes pouvant grandement les seconder. Aujourd'hui, par exemple, aux États-Unis 556 paroisses sont gérées

par des diacres contre 268 seulement en 1993.<sup>10</sup> Le père George Winzenburg, S.J., du Sioux Spiritual Center de Howes dans le Sud-Dakota m'expliquait (par courriel), comme tous mes autres interlocuteurs, que beaucoup d'efforts allaient vers le diaconat dans son diocèse (celui de Rapid City) dont le programme offre actuellement des cours pour 52 postulants dont 23% sont lakota.

Cela fait longtemps en effet que les jésuites et les oblats voulaient créer un diaconat autochtone pour palier leur propre disparition. Ron Boyer, un Ojibway célèbre dans la pastorale de l'inculturation, fait partie de ces hommes mariés devenus diacres. Les jésuites attendaient beaucoup de cette étape qui sous Paul VI paraissait pouvoir aboutir au mariage des prêtres. Jean-Paul II déçut cette attente. Connaissant le peu de compréhension des populations indigènes devant le célibat, les jésuites avaient recommandé une ouverture qui ne vint pas. L'inculturation exige un fort encadrement, non-indigène et indigène qui n'est plus disponible. Les fidèles conservent une certaine utilisation de l'église et des rites chrétiens, mais si la messe ne peut plus être dite, cette fidélité ne durera guère, d'autant que les paroisses sont trop éloignées les unes des autres pour que les regroupements qui s'effectuent en Europe soient viables.

---

<sup>10</sup> The American Church has 30,632 salaried lay ministers who work at least 20 hours a week, a 53 percent increase since 1990. By comparison, since 1985, active priests have dropped from 57,317 to 42,528. By all measures, the lay numbers will continue to rise while clergy numbers fall.

Lay women make up 64 percent of these ministers, laymen 20 percent and sisters 16 percent. Though many are educators or musicians, one-quarter of them fulfill pastoral work of the type traditionally linked with the priesthood.

The priesthood shortage is also alleviated by the 15,027 men ordained as permanent deacons to assist priests. Richard N. Ostling, "Catholic Bishops Turn to Lay Ministers" (AP, November 15, 2005).

## 2. Dans les caves de la Tekakwitha Conference

[Retour à la table des matières](#)

La *Tekawitha Conference* n'est pas en réalité l'organisation idyllique que l'on imagine lorsqu'on visite les bureaux de Great Falls. On a vu en introduction qu'il avait fallu quatre décennies pour que le clergé américain lâche la bride et permette aux Indigènes de s'y faire une place. En fait, la bride ne fut que légèrement lâchée, et l'organisation ne semble avoir trouvé quelque stabilité que depuis que Sœur Kateri la dirige avec doigté et chaleur humaine. Cela saute aux yeux lorsqu'on consulte la liste des directeurs depuis sa transformation en 1977. Après le long règne du franciscain Gilbert F. Hemauer, O.F.M. Cap., de 1977 donc à 1989, le premier directeur indigène fut nommé en 1989, Frederick A. Buckles, un Assiniboine-Dakota laïc, mais les ennuis apparurent très vite. Il fut accusé de grave incompétence, de mauvaise gestion des sommes allouées par le Bureau of Catholic Indian Missions. D'autres accusaient la *Conference* de ne pas assez donner le pouvoir aux laïcs indigènes, de trop se tourner vers la hiérarchie... Le *board* renvoya Buckles trois ans après, et il attaqua en justice l'organisation. (Pour les détails voir Vecsey, *Where the Two Roads Meet*, 259-264, 352-359.)

Les simples fidèles qui avaient apprécié ses tentatives pour véritablement indigéniser la pratique, virent dans ce renvoi la preuve qu'il était impossible pour un Indigène de se faire accepter par l'institution romaine qui demeurerait maîtresse d'œuvre de la *Conference* dès lors qu'elle la finançait.

Pour remplacer Buckles, en 1992 on nomma *Acting Director* le père Michael Galvan, un Ohlone. Puis pendant un an ce fut un Apache, Wilson Boni qui servit en tant qu'*Acting Office Manager* ; de 1994 à 1996, on nomma *Executive Director* Richard L. King (Assiniboine-Chippewa Cree) ; de 1996 à 1998 à nouveau seulement un Ac-

*ting Director*, Mike Valdo, un Acoma. Sœur Kateri détient donc le record de longévité pour une directrice indigène, sept ans à ce jour.

Il est certain que l'accusation selon laquelle la *Conference* est dépendante de la hiérarchie catholique est recevable. Ce fut celle-ci qui la fonda, et c'est elle qui la contrôle financièrement, administrativement, mais aussi pédagogiquement car la plupart des publications spécifiques de la *Conference* sont écrits par des jésuites.

Il s'agit là d'une spécificité catholique, celle qui place l'Église au-dessus des individus, exige qu'elle reconnaisse comme n'étant pas nécessairement démocratique au sens où les organisations protestantes le sont : " While the general sense of inculturation so closely parallels contextualization that Protestants have little trouble with it, the emphasis on church tradition as parallel to the Gospel in authority is a point of contention for Protestants, who do not ascribe the same authority to church tradition as Catholic teaching does. "

<http://www.wheaton.edu/intr/Moreau/courses/532/articles/Inculturation.htm>

Ainsi, jamais les responsables de la *Conference* ne tentent d'avancer seuls car ils doivent respecter profondément le cadre ecclésial national et romain : ils précisent qu'un de leurs buts majeurs consiste à renforcer les liens entre les tribus et la hiérarchie de l'Église et les innovations que nous avons vues ont toutes reçu, avant d'être mises en place, l'approbation de l'ordinaire du lieu (l'évêque) ainsi que du comité Ad Hoc de la Conférence nationale des Évêques catholiques américains, présidée actuellement par Monseigneur Donald Pelotte, SSS.

Il se trouve que ce dernier sert en tant que modérateur épiscopal pour la *Tekakwitha Conference* depuis 1981. On pourrait y voir une surveillance sclérosante sur ces 24 ans, or, nous avons là un des deux seuls évêques amérindiens du pays, et cette position correspond à l'impératif besoin de voir les cadres s'indigéniser. Abenaki par son père, et canadien français par sa mère, Monseigneur Pelotte dirige un diocèse capital pour le catholicisme indigène, celui de Gallup, au Nouveau-Mexique. L'autre est l'archevêque de Denver, Monseigneur

Chaput.<sup>11</sup> Pourtant, leurs origines ne sembleraient pas véritablement les influencer, selon le vieux principe qui veut qu'une fois grimpés les échelons, on adopte la philosophie des échelons supérieurs et oublie celle de la base. Selon une de mes interlocutrices, ces deux personnalités demeurent très conservatrices : " They are not keen on engaging significantly in the inculturation process. Maybe they are engaging, but we don't hear about it. "

### *3. Rivalité palpable entre les religieuses et les cadres masculins romains*

[Retour à la table des matières](#)

On constate dans la communauté indienne les mêmes rapports conflictuels entre femmes et hommes que dans d'autres groupes. En effet si les jésuites ou les oblats de leur territoire travaillent en bonne intelligence avec ces femmes, force est de constater que Rome ne suit pas au rythme espéré. Même si Sœur Kateri Mitchell ne semble jamais abattue, elle accusait le coup après avoir reçu la lettre couperet du postulateur général, le père Paolo Molinari, S.J., qui à nouveau au printemps, confirmait que le miracle espéré ne s'étant pas encore produit la cause ne pouvait avancer.

Bien qu'elles estiment la hiérarchie, ces femmes ne peuvent sans doute pas s'empêcher de partager le sentiment palpable des laïcs qui se sentent quelque peu brimés par les contraintes de cette Église à l'organisation pyramidale bien connue qui fait à la fois sa force et sa faiblesse. Lorsque Sœur Priscilla m'exposait les grands traits de l'inculturation, sa conclusion fut pessimiste : " The people from a

---

<sup>11</sup> Mgr Chaput fut nommé à Denver en 1997 et cela faisait de lui le plus jeune archevêque du pays, et le premier Indigène à recevoir cette fonction. Si la biographie officielle du diocèse de Gallup précise les origines ethniques de Mgr Pelotte, le diocèse de Denver ne mentionne pas que Mgr Chaput est un Prairie Band Potawatomi. Un article de presse de l'époque mettait en avant son conservatisme à la hauteur de celui, extrême, de son prédécesseur à ce poste.

given culture need to take over the evangelization, but they have no real power. ”

C'est cette constatation d'absence de pouvoir aussi bien dans la structure religieuse que dans la société en général qui a conduit les Amérindiens ces dernières années à focaliser leur attention sur ce que les Américains appellent "empowerment" (qui serait quelque peu une « prise de pouvoir ») thématique de nombreux séminaires de formation katérienne dorénavant. Plus qu'une simple frustration des anciens colonisés, il faut voir aussi dans ce débat la frustration des femmes en général à l'intérieur de l'institution romaine, ainsi qu'à l'intérieur de la société nord-américaine. Les problématiques spirituelles reflètent par conséquent celles de la société environnante et ne se cantonnent que rarement au cercle fermé des adeptes.

#### *4. Les limites du territoire katérien*

[Retour à la table des matières](#)

Aux États-Unis, le dynamisme de la *Conference* ne laisse aucune paroisse catholique indigène dans l'ignorance de la figure de Kateri, mais encore une fois, les choses ne fonctionnent pas de la même manière au Canada : en dehors du Québec et de l'Ontario, elle est peu connue, sauf encore un peu au Manitoba. Je n'ai trouvé qu'une église à son nom à Winnipeg, mais les fidèles, des Métis essentiellement et quelques Autochtones, ne semblaient pas la connaître vraiment. En effet, alors que les Métis sont en grande majorité catholiques, ils ne s'identifieront pas à elle car ils n'ont pas conscience d'appartenir comme elle aux Premières Nations. Quant aux Territoires du Nord-Ouest, le Père René Fumoleau, OMI, m'a confirmé que si son image apparaissait parfois sur les murs des églises, les paroissiens ne savaient rien d'elle.

Se pose aussi le problème de la diversité des cultures tribales rassemblées dans l'inculturation : en effet, même si officiellement les responsables y voient un enrichissement, cela pose des problèmes

organisationnels sur le long terme. Sœur Priscilla me raconta comment elle avait suscité une réaction très violente de la part d'un participant lorsqu'elle avait ouvert une réunion de travail en accomplissant un *smudging* purificateur. Elle avait avancé en cercle dans le sens des aiguilles d'une montre, ce que font les Chippewa. Or, elle était dans un contexte mohawk et pour cette tribu, avancer dans ce sens constitue le parcours d'une cérémonie mortuaire. En temps ordinaire, les Mohawk avancent à l'envers des aiguilles d'une montre...

Ainsi, si les recommandations de la *Conference* sont observées dans de nombreuses communautés indigènes étatsuniennes et canadiennes, le rapport de la Conférence des Évêques américains publié en 2003 (page 12) qui dresse une liste des particularismes les plus fréquents introduits dans la liturgie, précise qu'on les trouve surtout dans les communautés rurales, car dans les villes où se côtoient de nombreuses tribus, il est très difficile de trouver des symboles dont le sens puisse être compris par le plus grand nombre. Or, c'est véritablement dans ce que l'on appelle les réserves urbaines que les problèmes de désaffection se font le plus sentir, et l'on peut donc craindre que si la greffe de l'inculturation a du mal à y prendre, le catholicisme à la romaine ne pourra pas non plus s'y maintenir.

### ***5. Les résistances internes à l'inculturation***

[Retour à la table des matières](#)

La rapidité de la réforme conciliaire liturgique invitant à l'inculturation provoqua d'autres réactions non envisagées par mes hypothèses de départ. Dans les régions que j'ai parcourues, les premiers à bouleverser l'ordre des choses furent les jésuites et ce qu'ils firent choqua profondément les Indiens. À Thunder Bay ce fut le Père Maurice, S.J., qui un beau jour, dans les années soixante-dix plaça une coiffe de plumes sur le tabernacle pour signifier que le Christ était un grand chef. Vite les fidèles la retirèrent en s'exclamant : " ce n'est pas comme ça qu'on fait ! ". Quelques années plus tard, ce fut au tour de Sœur Eva Solomon d'improviser et elle introduisit le *smudging*. Cela perturba considérablement les gens qui étaient des catholiques très

traditionnels. Il en fut de même lorsque le tambour fut introduit, beaucoup de gens refusèrent de l'entendre et sortirent.

En fait, ils accueillirent ces nouveautés avec autant de dégoût que les paroissiens chez nous devant la transformation de la liturgie après Vatican II, laquelle est si peu acceptée encore de nos jours que de plus en plus de fidèles rejoignent les églises intégristes. Au Canada, lorsque le père des sœurs Salomon mit une plume sur l'autel, comme il était plus âgé que ses filles trouble fête, on finit par mieux comprendre ce qui se passait.

Priscilla m'expliqua que dans ce cas encore, les Indiens, qui depuis des siècles n'avaient entendu que des condamnations de leurs propres rituels décrétés sorcellerie maléfique par les missionnaires, ne pouvaient tout d'un coup comprendre pourquoi ces mêmes prêtres leur disaient subitement de retourner à leurs superstitions. Les Pères Murray et Kroker saisirent parfaitement ce qui se passait dans la tête de ces catholiques et me dirent que ce peuple colonisé de longue date répondait au clergé : " si on réduit l'Église, c'est-à-dire l'institution modèle et triomphante, à la culture indienne, on diminue son aura". Ou encore : " Si vous essayez de nous rendre encore plus indiens, vous nous diminuez, vous diminuez notre valeur, puisque vous nous avez inculqué le mépris de nos valeurs." Il a donc fallu de longues explications sur une dizaine d'années pour que soient acceptées les innovations, qui ne sont en réalité qu'un retour aux us et coutumes locaux. Aujourd'hui, elles sont parfaitement comprises comme la preuve de la validité de leur culture dont ils peuvent être de nouveau fiers. Paradoxalement, ou peut-être au contraire logiquement, les pères ont ajouté qu'une fois que les Autochtones eurent mieux assumé leur identité, ils ont moins réclamé que l'on indigénise la liturgie : " Now that their identity is stronger, they don't need to have it so much in church ". Ils aiment bien aussi jouer de leur tambour, mais c'est eux qui le proposent aux pères. Ces derniers n'imposent plus rien et demandent toujours l'avis du conseil des anciens, nous l'avons dit.

## *6. Les limites de l'indigénisation des structures*

[Retour à la table des matières](#)

On l'a vu, les églises à l'architecture indigène sont conçues et souvent construites par les jésuites eux-mêmes. Le désir de ces derniers est de voir les Autochtones prendre rapidement le relais. Le Père Murray m'a cité un cas récent d'autogestion réussie : les gens de la réserve Armstrong souhaitaient une nouvelle église. Ils demandèrent au conseil tribal d'obtenir les fonds et ils ont démarché les compagnies forestières, les sociétés de chasse et de pêche pour leur demander leur aide. Le bingo tribal fut également sollicité, et une fois la somme réunie on a construit la nouvelle église et démolit la vieille.

En revanche, de l'église-centre d'activité Kateri de Thunder Bay, les pères m'ont dit qu'ils songeaient à la fermer d'ici peu si les fidèles ne la prenaient pas davantage en charge. Ils souhaitent qu'elle devienne autofinancée (*self-sustaining*). Ce souhait s'explique de plusieurs manières inextricablement liées : la gestion et l'entretien des églises et des centres spirituels coûtent cher aux diocèses ; en outre, puisqu'on les accuse de paternalisme, d'hégémonie, ils veulent renverser le processus.

Comme on l'a vu, ils avaient voulu faire de Thunder Bay une communauté inculturée exemplaire, que l'on pourrait voir comme une sorte de réduction inversée qui au lieu d'enfermer les Indigènes christianisés et de les couper de leurs racines, les ouvrirait sur leur propre monde. Il est clair, même s'ils ne l'ont pas dit en ces termes, qu'ils ont maintenant l'impression qu'il s'agissait d'une utopie.

Étrangement toutefois, des Autochtones m'ont confié ne pas comprendre toutes les décisions de l'Église en termes de passation de pouvoirs : comment les fidèles qui pendant quelque cent cinquante ans n'ont jamais eu la liberté de s'exprimer et de prendre leur sort en main, comment pourraient-ils en l'espace d'une décennie remplacer

tout le clergé et assurer financièrement l'entretien des églises et la gestion des paroisses ? La dépendance suscitée par les politiques fédérales dans les deux pays ne peut être renversée en si peu de temps. On est donc en ce moment même confronté à cette situation : celui qui se fait accuser de paternalisme et de colonialisme jette l'éponge et rend aux intéressés ce qu'ils réclament depuis longtemps, mais ces derniers estiment que la transition est trop brutale.

Un autre problème qui va se poser concerne l'avenir de ces Autochtones qui demeureront de véritables catholiques et n'auront plus leurs églises indigénisées. Ils devront alors se contenter de fréquenter les églises de la communauté extérieure, et il est probable qu'ils ne s'y sentiront pas à l'aise et arrêteront de pratiquer complètement. Force est de constater qu'aucune de ces églises de paroisses non-autochtones (à ma connaissance) ne fait le moindre geste vers les cultures indigènes, ainsi que je l'ai montré en prenant pour exemple les cathédrales d'Helena et de Santa Fé. À Thunder Bay, comme à Winnipeg, en dehors de l'église Kateri locale, rien ne donne à penser dans les édifices religieux qu'on est en terre à forte tonalité amérindienne. Ce sont les églises orthodoxes ukrainiennes qui dans ces deux villes dominent le paysage architectural religieux et leurs préoccupations sont à mille lieux de celles des Autochtones. Ce qui est amusant toutefois, dans un contexte d'inculturation, c'est que les premiers édifices orthodoxes reproduisaient très fidèlement l'architecture du pays d'origine, alors que les plus récentes gommant leurs particularismes architecturaux ethnico-religieux au point de n'être quasiment pas identifiables comme spécifiquement orthodoxe. Comme la communauté ukrainienne ou russe, leurs églises se fondent dans l'architecture générique religieuse canadienne, soit vaguement néo-gothique soit quelque peu moderne. À Thunder Bay, c'est l'église ukrainienne catholique (non orthodoxe) qui ressemble à un vaste tipi à pans coupés grâce à une ingénieuse toiture posée sur un bâtiment carré.

Dans la communauté franco-manitobaine de Saint-Boniface, de l'autre côté de la rivière à Winnipeg, l'église du Précieux Sang est un exemple parlant. Son architecture résolument moderne (elle fut construite en 1980) donne l'impression d'un tipi aux multiples mâts convergeant obliquement vers le ciel. Or l'architecte, le célèbre Étienne Gaboury, oppose un démenti catégorique à ce que visiblement

tout le monde pensait et affirme dans le petit fascicule sur le bâtiment qu'il n'était nullement question de reproduire un tipi..., mais simplement l'envol spirituel de la communauté des fidèles.

Un ami architecte m'a expliqué que comme une majorité de Franco-Manitobains, Gaboury refusait d'admettre une quelconque origine métisse familiale et donc refusait que l'on lise une influence autochtone dans son œuvre. Cependant, la mode évoluant, il semblerait qu'à l'heure actuelle, il revendique l'inspiration du tipi sur son église. À l'intérieur cependant, rien ne rappelle les origines ou l'environnement métis des catholiques de Saint-Boniface. Le prêtre de la paroisse connaît bien la figure de Kateri et la paroisse qu'elle patronne, mais il ne semble pas y avoir d'interaction entre les deux sphères ethnico-sociales pourtant toutes deux catholiques. Louis Riel, le chef des Métis est présent partout à Saint-Boniface et à Saint-Vital (où il y a sa maison), mais sa représentation gomme toute origine autochtone et la ville de Saint Boniface ne donne jamais à voir (à ma connaissance) une quelconque référence aux Métis actuels, pourtant omniprésents dans les quartiers nord de Winnipeg, juste à côté.

À Kanahtake, dans la réserve qui abrite le sanctuaire canadien de Kateri, la pratique religieuse évolue également. Le nombre de fidèles diminue à l'église que nous avons décrite auparavant. Le jour de la Pentecôte 2005, ils n'étaient guère plus d'une vingtaine et même si l'on m'a assurée que le chiffre n'était jamais fixe, il n'est plus jamais très élevé. En revanche le nombre des *Long Houses*, où se pratiquent les rites plus spécifiquement iroquois, même si ceux-là aussi ont été influencés par le christianisme, <sup>12</sup> est en augmentation. Ce n'est pas la tension toujours palpable entre les Mohawk de la région et les Québécois, attisée par les troubles de 1990 à d'Oka et sur le Pont Mercier (qui part du voisinage du sanctuaire), qui va redorer le blason du catholicisme localement.

---

<sup>12</sup> J'ai étudié le syncrétisme quaker-iroquois du célèbre culte de Handsome Lake dans : "Le millénarisme d'Handsome Lake". *Anglophonia-Caliban*. Toulouse, 1998.157-169.

## *7. Les conflits entre les cadres de l'institution romaine*

[Retour à la table des matières](#)

On le sait, les jésuites ont toujours été considérés comme les enfants terribles de l'Église. Découvreurs de terres, pionniers de l'évangélisation des peuples lointains, leurs méthodes ne reçurent pas toujours l'assentiment des autorités aussi bien politiques que romaines. On ne peut certainement pas leur reprocher de ne pas connaître le terrain, et il n'est pas étonnant que ce soit eux qui aient les premiers défini l'inculturation par la bouche de leur Général, le Père Arrupe. On ne sera donc pas étonné de savoir que la stratégie nord-américaine des jésuites (et que les oblats ont adoptée, ainsi que de nombreux autres ordres missionnaires) ne fait toujours pas l'unanimité. On se souvient alors de la célèbre "querelle des rites" qui à partir des années 1630 opposa au pape les jésuites en Chine qui prônaient une adaptation aux coutumes et usages locaux et notamment aux concepts chinois, par exemple celui du Ciel. Même parmi les jésuites, il y eut des dissensions. Les papes successifs se contredirent jusqu'au décret de Clément XI en 1704 qui condamnait définitivement les rites chinois. L'empereur s'impliqua dans le débat, soutenant les jésuites "inculturateurs" avant la lettre. Son successeur interdit totalement le christianisme en 1724. Le débat sur les jésuites en Europe s'envenima pour se conclure par l'interdiction de leur ordre en 1773 (il fut réautorisé en 1814).

En terres amérindiennes, la querelle des rites est encore d'actualité. Lorsque Soeur Eva, toujours soutenue par les jésuites, au cours d'une messe célébrée par un évêque, accomplit assez récemment la cérémonie de la pipe après l'Agneau-de-Dieu, au moment du signe de paix, l'évêque eut l'impression qu'il perdait le contrôle de la liturgie ; en plus cela rallongeait trop la messe, d'une vingtaine de minutes. Et mes amis jésuites, "tongue in cheek" de poursuivre : "she may not be invited again." De nombreux prêtres réagissent très mal, aujourd'hui encore à ce qu'ils perçoivent comme un sacrilège.

D'autres au contraire encouragent totalement les sœurs et les jésuites, notamment Bishop John A. O'Mara, évêque de Thunder Bay de 1976 à 1994 qui était en totale harmonie avec eux, ainsi que Bishop Carter qui soutint de manière remarquable le centre d'Anderson Lake, et les activités des ordres religieux en terre indienne, notamment les Sœurs de Saint Joseph installées à North Bay auprès desquelles il finit ses jours.<sup>13</sup> Aux États-Unis, Sœur Kateri m'a dit que beaucoup d'évêques ne voulaient pas entendre parler de la Conférence, et on l'a vu, il semblerait que même les deux évêques d'origine indigène, ne soient pas un grand soutien à la cause.

Quand j'ai souligné le fait que Jean-Paul II avait beaucoup soutenu les Indigènes, on m'expliqua qu'il y avait de sérieuses solutions de continuité dans la hiérarchie. Lorsque les rapports arrivent des terres de missions, ils sont réécrits ou simplement ignorés s'ils ne plaisent pas à la Curie. En outre, les ordinaires du lieu ont une très grande latitude sur la politique qu'ils entendent mener, et ils ne sont obligés d'appliquer ni les recommandations du Saint Père, ni celles de leur base aux abois. Le faible pourcentage que représentent les Amérindiens dans la population des deux pays, et à l'intérieur de l'Église ne doit par conséquent qu'assez peu entrer en ligne de compte dans la prise de décision des évêques, même s'ils font mine, puisque c'est à la mode, de s'intéresser à la pluralité des cultures.

---

<sup>13</sup> On peut lire le vibrant hommage que lui rendent les Sœurs dans le livre qu'elles composent pour leurs précieux disparus, et qui trône dans leur salle de lecture.

## Conclusion

[Retour à la table des matières](#)

Le Père René Fumoleau, OMI, qui vit depuis cinquante-cinq ans chez les Dénés du Lac des Esclaves (dans les Territoires du Nord-Ouest), éprouve un sentiment attristé sur l'inculturation. Son jugement est sans appel : " Nous avons imposé la liturgie, me dit-il, en quelques années sans l'avoir assise sur un véritable d'enseignement. Or, le Christ a attendu 33 ans avant de franchir l'étape de la ritualisation, et il ne l'a accomplie qu'après une vie de prédication. "

On pourrait comparer cette évangélisation à la construction des chemins de fer en Amérique du Nord : alors qu'en Europe on a construit méthodiquement et avec force soutènement les rails, là-bas, on a posé les traverses à la va-vite afin de relier l'Atlantique au Pacifique en un temps record, ce qui a pour conséquence de provoquer un nombre stupéfiant de déraillements annuels, et de renforcer l'attraction du voyage aérien. Dans les réserves éloignées, le catholicisme perd aussi ses clients trop rapidement contactés qui se tournent vers d'autres accès au Ciel.

On voit alors se profiler deux options, soit comme on l'a déjà dit, la fidélité aux spiritualités autochtones, qui évoluent elles aussi, soit l'attraction suscitée par les nouvelles vagues de missionnaires appartenant aux Églises qui depuis les dernières décennies revitalisent le protestantisme et l'exporte dans les territoires les plus reculés, provoquant presque partout sinon le recul, du moins d'âpres conflits avec les Églises en place, notamment avec l'Église catholique. Dans les réserves urbaines, le supermarché du religieux, presque aussi actif au Canada maintenant qu'aux États-Unis, finira vraisemblablement par affilier à diverses confessions de nombreuses âmes en perdition.

Malgré tous ces signaux de détresse, je tiens à terminer sur une note nuancée car tous les catholiques autochtones que j'ai rencontrés

m'ont paru extraordinairement enthousiastes et convaincus. La foi inculturée peut avoir encore de belles années devant elle. Le réseau des cercles Kateri en constante expansion démontre l'inventivité et l'aptitude protéiforme de l'institution romaine. De surcroît, dans la mesure où les Églises, toutes, accomplissent en terres indiennes une mission de salut public, on peut aussi penser que tant que les conditions de vie des Autochtones ne se seront pas radicalement améliorées, les catholiques continueront à y être nécessaires : dans beaucoup de réserves reculées, seuls justement les religieux osent s'installer pour aider les gens à survivre, et, selon mes témoignages, le plus souvent sans l'attente de la moindre conversion ou prière en retour.

Il faut également rappeler les divergences au sein du catholicisme katérien dans les deux voisins nord-américains. Le Père Stogre, S.J., a émis l'hypothèse que si la cause en canonisation de Kateri n'aboutissait pas c'était en raison des rivalités entre les deux pays. En effet, sachant qu'elle est née dans un et morte dans l'autre, duquel serait-elle la sainte ?...

La problématique de l'inculturation examinée ici ne concerne pas simplement l'avenir de quelques individus, mais bien l'avenir de l'Église catholique tout entière car son succès au niveau universel repose aujourd'hui sur son succès en terre de mission. Les difficultés qu'elle rencontre en Amérique du Nord dans les communautés indigènes peuvent refléter ou annoncer celles qu'elle rencontrera dans d'autres terres, même si l'on a actuellement l'impression qu'elle triomphe bien davantage dans les pays en voie de développement que dans ses vieux fiefs européens. En réalité, c'est en Afrique et en Asie que se joue véritablement son avenir.

Quant à notre thématique spécifique, "cadres et limites", cette étude me permet de conclure que mes hypothèses de départ qui imaginaient que les Indigènes avaient fait voler les cadres en éclat, elles ne sont pas toutes confirmées. En effet, dans sa grande sagesse, notre bonne Mère l'Église avait déjà presque tout prévu : les débordements, les pertes, les moyens de limiter les dégâts en reformatant l'encadrement. En outre, étrangement pour l'observateur européen qui veut imaginer des Amérindiens idylliquement rétifs à l'occidentalisation, les péripéties subies par le catholicisme chez les Amérindiens

ressemblent étroitement à celles qu'il subit ici depuis le Concile de Vatican II.

On s'aperçoit dès lors que le problème du cadrage ne se pose pas tant au niveau de l'interaction entre le clergé en charge, les jésuites, et les paroissiens autochtones, qu'entre les religieuses et la hiérarchie, les religieuses indigènes partageant la lutte de leurs sœurs non-indigènes ; entre les différents ordres du clergé ; et entre certains d'entre eux et le sommet de la hiérarchie romaine ; puis entre cet échelon et le Saint Père, en l'occurrence Jean-Paul II. Or, des conflits de ce type ont toujours existé. On assiste certes à une recomposition du catholicisme, mais on ne devient pas la première confession mondiale sans être passée maîtresse dans l'art de l'adaptation, que l'on voudra bien dorénavant appeler inculturation.

## Bibliographie catholique indigène

[Retour à la table des matières](#)

ARCHAMBAULT, Marie Thérèse & Christopher Vecsey, Mark G. Thiel (ed.). *The Crossing of Two Roads: Being Catholic and Native in the United States*. Orbis Book (Maryknoll, NY 10545-0308), 2003.

ARRUPE, Pedro, S.J., " L'insertion dans le monde ", dans *CRC-Publications*, Ottawa, no 401-24, 26 mars, série : *Dossiers*, 16 p. [Conférence donnée à des religieux en Italie et en Amérique Latine (Colombie) après Puebla.]

AXTELL, James. *An Invasion within: the Context of Culture in Colonial North America*. New York: Oxford University Press, 1985.

Etiemble, *Les jésuites en Chine – la querelle des rites (1552-1773)*. Paris : René Julliard, 1966.

Fiorenza, Joseph A. " A Global Microcosm : The multi-complexioned Catholic Church in the United States ". *America*, Nov. 20, 1999.

Fumoleau, René, OMI. *Cinquante ans chez les Indiens Dènès*. La Crèche (79) : Geste éditions, 2001.

GRANT, John Webster. *Moon of Wintertime: Missionaries and the Indians of Canada in Encounter since 1534*. Toronto: University of Toronto Press, 1984.

- Greer, Allan. *Mohawk Saint: Catherine Tekakwitha and the Jesuits*. New York: Oxford University Press, 2005.
- , & Jodi Bilinkoff, ed. *Colonial Saints: Discovering the Holy in the Americas*. New York: Routledge, 2003.
- Hatcher, John, SJ. FR. *Paul VI's 'Evangelization in the Modern World' and the Mission to the Sioux Indians of South Dakota: Theory and Praxis*. PhD. Toronto, 1987.
- HIRSCHFELDER, Arlene & Paulette MOLIN. *The Encyclopedia of Native American Religions*. New York : Facts on File, 1992.
- HOLMES, Paula Elizabeth. " 'We are Native Catholics': Inculturation and the Tekakwitha Conference. " *Studies in Religion/Sciences Religieuses*, 28:2 (1999)153-74.
- , " Symbol Tales : Paths Towards the Creation of a Saint " .  
Thèse de Doctorat. Université MacMaster (Hamilton, Ontario), 2000. 365 pages.
- Jean-Paul II. *Exhortation apostolique Catechesi Tradendae de sa Sainteté le Pape Jean-Paul II à l'épiscopat, au clergé et aux fidèles de toute l'Église, sur la catéchèse en notre temps*. 16 octobre 1979. ©Libreria Editrice Vaticana.
- KOZAK, David. "Ecumenical Indianism: the Tekakwitha Movement as a Discursive Field of Faith and power" in *The Message in the Missionary: Local Interpretation of Religious Ideology and Missionary Personality. Studies in Third World Societies*. Williamsburg: College of William and Mary. 50 (January 1994)91-114.
- LACOUTURE, Jean. *Les jésuites*. (2 tomes) Paris : Le Seuil, 1991-1992.
- LAPOINTE, Eugène, OMI. " Inculturation " (Théorie et stratégie de l'adaptation), 7 p. <http://oblats.qc.ca/Valeurs/Incultur.html>

Lippy, Charles, Robert Choquette, Stafford Poole. *Christianity Comes to America, 1492-1776*. New York : Paragon House, 1992.

Luneau, René. *Paroles et silence du Synode africain, 1989-1995*. Paris : Karthala, 1997.

McDOUGALL, Gerald, S.J. " La communauté paroissiale des Anishnabeks de Thunder Bay " (Paroisse Kateri Tekakwitha). In *Jésuites, Annuaire de la Compagnie de Jésus*. Rome : Curie Générale de la Compagnie de Jésus, 2002. 39-41.

Mitchell, (Sister) Kateri, S.S.A.. " Program Development and Native American Catechesis ". In James Treat, ed. *Native and Christian : Indigenous Voices on Religious Identity in the United States and Canada*. New York : Routledge, 1996. 170-178.

Monast, Jacques Émile. *On les croyait chrétiens, les Aymaras*. Paris, les Éditions du Cerf, 1969.

National Catholic Educational Association. *The People : Reflections of Native Peoples on the Catholic Experience in America*. Washington, DC. 1992.

Paul VI. *Address to a group of Blood Indians from Canada. Sunday, 8 August 1971*.

PEELMAN, Achiel, OMI. " L'avenir du christianisme chez les Amérindiens au Canada : syncrétisme ou inculturation ? " in Jean-Claude PETIT et Jean-Claude BRETON, eds. *Le christianisme d'ici a-t-il un avenir ? Questions posées à nos pratiques*. Montréal : Fides, 1988. 59-82.

-

-----, *Le Christ est amérindien : une réflexion théologique sur l'inculturation du Christ parmi les Amérindiens du Canada*. Outremont (Québec) : Novalis, 1992. Édition anglaise : *Christ is a Native American*. Ottawa : Novalis-Saint Paul University, Maryknoll, N.Y. and Orbis Books, 1995.

- Piovesana, Roy. *Hope and Charity: An Illustrated History of the Roman Catholic Diocese of Thunder Bay* (Thunder Bay, 2002).
- Rigal-Cellard, Bernadette. "Le millénarisme d'Handsome Lake". *Anglophonia-Caliban*. Toulouse, 1998.157-169. [Texte disponible dans [Les Classiques des sciences sociales](#). JMT.]
- , « La Vierge est une Amérindienne : Kateri Tekakwitha, à l'extrême imitation de Jésus et de Marie. » in B. Rigal-Cellard, ed. *Missions extrêmes: en Amérique du Nord : des Jésuites à Raël*. Bordeaux : Pleine Page, 2005. 124-156.
- ROSTKOWSKI Joëlle. *La conversion inachevée : les Indiens et le christianisme*. Paris : Albin Michel-Terres indiennes, 1998.
- ROUTHIER, Gilles et Frédéric LAUGRAND (Sous la dir.). *L'espace missionnaire. Lieu d'innovations et de rencontres interculturelles*. Actes du colloque de l'Association francophone oecuménique de missiologie , du CREDIC (Centre de Recherche et d'Echange sur la Diffusion et l'Inculturation du Christianisme) et du Centre Vincent Lebbe. (Québec, Canada, 23-27 août 2001) Karthala, Paris 2002, 440p.
- Semaine de missiologie de Louvain. *Obstacle à l'apostolat*. Compte-rendu de la septième semaine de missiologie de Louvain 1929. Museum lessianum, section missiologique n°11. (1929)
- , *Les conversions*. Compte rendu de la huitième semaine de missiologie de Louvain 1930 .
- , *Après la conversion*. Compte rendu de la neuvième semaine de missiologie de Louvain 1931. Museum lessianum, section missiologique n° 16. (1934)
- Servais, Olivier. *Des Jésuites chez les Amérindiens ojibwas : Histoire et ethnologie d'une rencontre, XVII<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècles*. Paris : Karthala, 2005.

Stogre, Michael, SJ. *Pensée sociale chrétienne et droits des Aborigènes*. Montréal : Éditions Paulines, 1993.

Stolzman, William. *The Pipe and Christ : A Christian Sioux Dialogue*. Chamberlain, SD: Tipi Press, 2002 (1986).

Synod of Bishops. *Special Assembly for America. Encounter with the Living Jesus Christ : The Way to Conversion, Communion and Solidarity in America*. Instrumentum Laboris. Vatican Cit, 1997. © The General Secretariat of the Synod of Bishops and *Libreria Editrice Vaticana*.

Tekakwitha Conference National Center, Great Falls, Montana. *The place of Catechesis in the Church's Pastoral Program: The Story and Faith Journey of Seventeen Native Catechists*. November 9-13, 1982.

Twohy, Patrick J., SJ. Livrets illustrés par Gus Antone, publiés par Tekakwitha Conference National Center, Great Falls, Montana :

- . *Strong in the Spirit: Sacrament of Confirmation*, 1990.
- , *God's Family Circle: Sacrament of Baptism*, 1991.
- , *The Sacred Meal: Sacrament of the Eucharist*, 1991.
- , *God's Pardon and Peace: Sacrament of Reconciliation*, 2001.
- , *God's Healing Touch: Sacrament of the Anointing of the Sick*, 2001.
- , *Leadership: Gift to the Faith Community*, 2002.
- , *Marriage and Family Life*, 2002.
- , *Praying: A Way of Being in the World*. 2003.

United States Conference of Catholic Bishops. *Native American Catholics at the Millenium*. Washington, DC. 2002.

VECSEY, Christopher. *On the Padres' Trail*. Notre Dame (Indiana) : University of Notre Dame Press, 1996.

-----, *The Paths of Kateri's Kin*. Notre Dame (Indiana) : University of Notre Dame Press, 1997.

-----, *Where the Two Roads Meet*. Notre Dame (Indiana) : University of Notre Dame Press, 1999.

Zeilinger, Ron. *Sacred Ground: Reflections on Lakota Spirituality and the Gospel*. Chamberlain, SD: Tipi Press, 1997.

Bulletin trimestriel *Kateri*. Publié par le Centre Kateri de Kahnawake, Québec.

Adresses de la Tekakwitha Conference :  
P.O. Box 6768  
Great Falls, MT 59406-6768(Montana, USA)  
E-Mail: [tekconf@att.net](mailto:tekconf@att.net)

Adresse du Centre Kateri au Canada  
C.P. 70  
Kahnawake QC J0L 1B0

Fin du texte